

## AUX ORIGINES DU PROJET DU " MOIS DU MAGHREB"

Comme beaucoup d'agglomérations de la couronne parisienne, la ville de Montgeron a pu constater le développement d'une tendance au **repli sur soi**.

Pour les groupes sociaux, les clivages s'opèrent souvent à un niveau intergénérationnel, familles/jeunes et également par ethnies; la différenciation et la tendance à la fermeture allant jusqu'à faire que, par exemple, parmi les gens originaires du Maghreb, ceux issus du Maroc ou de Tunisie se trouvent n'avoir que peu ou pas de rapports du tout avec les originaires d'Algérie. Quant à la population la plus démunie, elle se retrouve prise dans une spirale **d'enfermement - exclusion**.

Les événements tragiques du 11 septembre et les actes de terrorisme spectaculaires survenus depuis, contribuent d'une certaine manière à aggraver la situation décrite.

En effet, dans l'esprit de certains, les tenants d'un islamisme radical prônant l'action violente sont confondus avec les populations arabo-musulmanes prises dans leur ensemble. Cet amalgame, hautement préjudiciable à la cohésion des groupes sociaux locaux, engendre, d'une part pour les populations qui se sentent ainsi rejetées, une réaction de défense du type « repli communautaire » et, d'autre part, un climat de défiance à l'égard de certains quartiers de la ville, lesquels se voient stigmatisés du fait de l'origine ethnique de leur population.

La ville de Montgeron a souhaité réagir à cette situation qui entraîne méfiance des uns envers les autres, incompréhension, ce qui peut conduire à l'intolérance, à la xénophobie. Pour ce faire, la ville de Montgeron a décidé de reprendre, en l'amplifiant, une forme d'action culturelle qu'elle a déjà pratiquée et a ainsi décidé d'engager au printemps 2003 une grande manifestation dont l'objectif a été de faire découvrir aux montgeronnais de nombreuses facettes de la culture du Maghreb.

Ont été privilégiés dans la programmation des manifestations, le thème de la mémoire et celui de la femme:

### **Mémoire**

Les traces, non cicatrisées, dans la mémoire collective, de la période coloniale et de la guerre d'Algérie qui se terminait voilà 40 ans concernent, directement, une importante minorité, forte de 10% de la population française : familles d'anciens « rapatriés » et de harkis, immigrés et leurs descendants d'origine arabo-musulmane, berbère, juive ... La résurgence récente de témoignages sur la torture, des exactions commises dans « les deux camps », l'OAS et sa politique de terreur organisée, toutes ces tragédies enfouies et que même ceux qui devraient être les plus sensibilisés, connaissent mal et comprennent encore moins, tout cela rend nécessaire un effort pour informer, tenter d'expliquer cette période du passé, dans une optique d'objectivité, de rigueur, de refus du « parti pris. »

L'ensemble du projet, dans sa globalité, répond à cette volonté d'engager ce travail de mémoire. Par le choix de certains films, l'action « Cinéma » y contribue particulièrement.

### **Femmes**

On connaît le rôle fondamental des mères méditerranéennes – et en particulier maghrébines – sur l'éducation et la formation de leurs enfants.

On associe souvent les déviances observées chez certains jeunes de familles originaires du Maghreb à une carence de l'influence paternelle, et, moins bien connue peut-être, de l'influence maternelle, elle-même handicapée par la

**rupture culturelle** résultant de l'émigration : difficulté de maîtrise de la langue française, perte des repères sociaux, inadaptation au mode de vie ambiant.. Dans certains cas, l'adoption d'un islam fondamentaliste, considéré comme... « un retour aux sources » se traduit, pour les jeunes filles et les femmes par des contraintes - notamment au niveau vestimentaire – qui renforce encore leur isolement social et entrave leur intégration.

C'est par référence à cette composante des problèmes sociaux évoqués qu'ont été choisies certaines œuvres cinématographiques du « pôle cinéma » ainsi que le thème de la conférence - débat qu'a prononcé Habib Tengour.

Ateliers de formation et d'expression, rencontres, projections, débats, expositions, spectacles, fêtes, tous les éléments retenus dans la programmation d'ensemble concourent à la réalisation des objectifs recherchés

Nous avons été associés par la ville de Montgeron au montage de cette grande manifestation.



**PROGRAMME DU « MOIS DU MAGHREB »**  
MARS 2003 A MONTGERON

**RENCONTRES AVEC DES ECRIVAINS**

11 mars **Akli TADJER**, Romancier, prix Beur FM pour son roman  
« Le porteur de cartable »  
« **Bouts de mémoire de la guerre d'Algérie** »  
Centre Saint-Exupéry

20 mars **Boubaker AYADI**, Romancier  
« **La littérature arabophone en Tunisie** »  
Centre Marcel Pagnol

25 mars **Fawzia ZOUARI**, Romancière, sélectionnée au Prix du Livre  
Europe 1 pour son roman  
« La retournée »  
« **Femmes entre les frontières** »  
Centre Jean Hardouin

**CONTES DU MAGHREB**

**Nora ACEVAL**, Conteuse de tradition bédouine des Hauts Plateaux d'Algérie  
19 mars Bibliothèque municipale  
20 mars Centre Municipal Saint-Exupéry  
26 mars Centre de Loisirs Jean Moulin

**ARTS VISUELS**

21-30 mars **Brahim ZEROUKI**, Calligraphe et peintre  
Exposition au Centre Jean Hardouin  
22 mars Causerie  
« **Calligraphie arabe et calligraphie française** »  
1-30 mars Atelier d'initiation à la Calligraphie  
Centre Marcel Pagnol

**CONFERENCE -DEBAT**

18 mars **Habib TENGOUR**, Sociologue et maître de conférences à  
l'Université d'Evry, écrivain  
« **Femmes de France, issues du Maghreb, nouvel épisode  
d'une longue histoire** »  
Centre Jean Hardouin

## LE MAGHREB EN FILMS

- 28 février « **Là-bas... mon pays** », de **Alexandre Arcady**,  
France, 1999
- 7 mars « **Rachida** », de **Yamina Bachir-Chouikh**,  
Algérie, 2002
- 14 mars « **Fatma** », de **Khaled Ghorbal**,  
Tunisie, 2001
- 21 mars « **Le cheval de vent** », de **Daoud Aoulad Syad**,  
Maroc, 2001

## FETE DE CLOTURE

29 mars Salle du Nouzet

avec

- **Simon ELBAZ**  
« **Le Matrouz théâtral** »
- Le groupe amateur de l'Association MISTOUTA  
« **Danses du Maghreb** »
- **GYPS, Dessinateur de presse**
- **Exposition des travaux des élèves de l'atelier de calligraphie de  
Brahim ZEROUKI**
- **Participation de plusieurs associations et des Centres Municipaux.**
- **Larbi DIDA**  
**Concert Rai**  
Salle des Fêtes

Des réunions festives avec repas maghrébins ont été organisées durant le mois de mars par les Centres Saint-Exupéry et Marcel Pagnol.

L'association Coup de Soleil a fait un travail de préparation à l'exploitation des contes avec les animateurs des Centres de Loisirs et en collaboration avec les Bibliothécaires de la Ville.

La Bibliothèque municipale a exposé un ensemble d'ouvrages de tous genres relatifs au Maghreb, accompagné d'une plaquette bibliographique.

*Plusieurs commerçants de la Ville ont spontanément décoré leurs vitrines sur le thème du Maghreb.*

## RENCONTRES AVEC DES ECRIVAINS

AKLI TADJER

Akli Tadjer devient un familier des Montgeronnais. En avril 2002, il s'était entretenu avec les lycéens dans le cadre du club UNESCO. Cette année, il était l'hôte du centre social Saint-Exupéry pour une rencontre qui a rassemblé une quarantaine de participants. Un dialogue approfondi, tout à la fois joyeux et grave, s'est achevé, comme de juste, par le thé à la menthe et les douceurs. La veille, beaucoup avaient pu voir l'adaptation télévisée de son roman *Le Porteur de Cartable* que plusieurs avaient également lu. De ce fait et aussi parce qu'Akli Tadjer aime et sait converser avec humour, sincérité et précision, le dialogue est allé très loin sur toutes sortes de sujets. J'en cite quelques uns : le travail du romancier et ce qui l'a amené à l'écriture ; la représentation et les souvenirs de la guerre d'Algérie (Paris en mars 1962) ; le déracinement et l'enracinement ; la double identité culturelle ; l'Algérie entre rêve, nostalgie et message porteur d'avenir ; le repli sur soi ou l'amitié avec *l'autre*.... De cette conversation très dense, je retiens quelques moments privilégiés.

Il faut d'abord rappeler qui est Akli Tadjer. Algérien de Paris, scénariste et romancier, il est l'auteur de trois romans dont *Courage et Patience* et *Le Porteur de Cartable*. Ecrivain, il l'était déjà dans son enfance : c'était « l'écrivain de la maison ». Sous la dictée de ses parents qui étaient analphabètes, il écrivait des lettres et des lettres à destination de l'Algérie. Il imaginait les destinataires, leur vie, leurs lieux de vie. Plus tard, il a travaillé dans un journal, comme coursier. « Tu ne vas pas faire coursier toute ta vie » lui a dit un journaliste pied-noir originaire d'Oran. C'est ainsi qu'il a fait une école de journalisme et a fait son métier de l'écriture.

Comment lui est venue l'idée d'écrire *Le Porteur de Cartable* ? C'est à la suite de conversations avec ses filles. A la question « C'est vrai que l'Algérie a fait la guerre contre la France ? » ou « Qui a gagné ? », Akli ne parvenait pas à répondre simplement. Ce n'est pas si simple. Ce n'était pas l'affrontement de deux armées. Comment raconter cela ? Les souvenirs surgissent. Certains viennent de loin, qu'il avait oubliés. Pendant la guerre, à Paris, le père appartenait à un réseau du FLN. Et voici que le premier voisin arrivé en 1963 avec sa famille dans l'appartement d'en face était un pied-noir. Souvenir d'étrangeté. Ils avaient des têtes d'Européens et un accent particulier. « Ils ramenaient l'Algérie sur le palier ». Ils étaient paumés, ils demandaient tout. Au garçon, un peu plus âgé que lui, Akli se souvient avoir servi de « chien d'aveugle ». « Tout ça, je l'ai mis dans *Le Porteur de Cartable* en romançant un peu. Quarante ans, ce n'est pas d'hier. Et pourtant l'Algérie et la France donnent l'impression d'une histoire qui n'en finit jamais ». Des éléments de vérité se mêlent à la fiction : Akli s'amuse de voir que certains épisodes qu'il croyait avoir inventés ont été confirmés par sa mère quand elle a vu le film. Il croyait par exemple avoir inventé l'histoire de cette femme pied-noir qui plonge dans la dépression lorsqu'elle arrive en France et suscite la sympathie de la femme algérienne, sa voisine de palier. « Toutes deux savaient ce qu'est le déracinement ». « Tu as raconté notre histoire » a commenté la mère d'Akli en corrigeant un détail anodin.

Mars 1962, le quartier des Halles à Paris. La guerre d'Algérie s'achève dans un climat de tension. L'OAS organise des attentats. Elle est faite de ceux qui ne peuvent se résoudre à quitter l'Algérie. D'autres ne sont pas hostiles à l'idée d'indépendance. Et pourtant, ils sont parfois eux-mêmes impliqués ; ils ont des frères ou des proches qui sont soldats en Algérie. Tout est imbriqué, compliqué. Dans le roman, Omar est un gamin de huit ans ; il est furieux parce qu'on lui a piqué l'appartement d'en face. Il espérait s'installer là avec ses parents. Les nouveaux locataires sont des pieds noirs. Ils ont un garçon, Raphaël. Omar véhicule l'histoire de ses parents. Il a des a priori. Pourtant une amitié se noue entre ces deux garçons qui devraient se détester. Ce qui les rapproche, c'est qu'ils sont tous les deux un peu marginaux. Ils nouent une amitié par la force des choses et « par la force de l'Algérie ». Akli a choisi de vivre et de raconter cette histoire par les yeux de l'enfant Omar. « C'est la fin de la guerre à 1,30 mètre du sol. On pompe ce que les parents racontent. Parfois, on comprend mal, parfois, on comprend très bien ce qui se passe ». Cela donne un regard à la fois naïf, comique et cruel sur les événements. On évite l'aspect trop historique. Omar et Raphaël croisent leurs regards sur l'Algérie. « Je m'inventais l'Algérie, se souvient Akli qui avait à peu près l'âge d'Omar en 1962. Je pensais qu'il y avait là-bas des champs de couscous, qu'on y partirait après l'Indépendance. Et puis on n'est pas reparti. L'Algérie, je voulais la connaître. On ne parlait que de ça à la maison. On ne la voyait jamais ». Omar se projette dans l'Algérie de demain. Il rêve d'un frigo neuf. Tout doit être neuf. Le petit Raphaël, lui, est déjà nostalgique. Il parle à l'imparfait. Il dit à Omar : « Regarde comme c'était ». C'est une rencontre entre le futur et l'imparfait.

La conversation s'attarde sur certains personnages du roman. Sur le sens de l'honneur qui guide les réactions du père d'Omar. On parle de l'importance de ce sens de l'honneur au Maghreb : la première dimension chez l'homme maghrébin ? C'est culturel, lié à l'importance de la transmission orale : l'honneur, c'est l'engagement dans la parole de ceux qui ne savent pas lire ni écrire. On ne peut revenir sur une parole donnée. Quelqu'un évoque, en France, les traditions paysannes : quand on vendait une vache, on se tapait la main, l'affaire une fois conclue.

On parle aussi de la mère d'Omar, « Yema ». Elle soutient le foyer sur ses épaules. Elle porte davantage le drame de cette histoire que son mari. Elle offre la chorba à sa voisine en geste d'accueil. « C'est un geste naturel, presque inné » dit Akli qui a vu souvent sa mère faire ça avec des gens qu'elle ne connaissait pas bien, parce qu'ils étaient désemparés, exclus, comme elle. On parle aussi de la mère de Raphaël. Pourquoi déprime-t-elle à ce point ? Elle a quitté l'Algérie en catastrophe. Elle n'avait pas beaucoup de choix. Soit elle plongeait dans la dépression, soit elle avait la force de se ressaisir, de choisir de commencer une nouvelle vie. Bernard Z., Michel L. se souviennent et témoignent. Des personnes âgées, notamment, n'ont pas supporté de venir en France. La France, au retour, c'était l'étranger. Il n'y avait pas de projet possible, pas de repères. On ne savait même pas comment se nourrir. Michel L. se souvient de cette voisine qui leur avait recommandé de se faire livrer 300kg de pommes de terre. « Notre avenir était là-bas. Nous étions naïfs, myopes, conditionnés. Mais on était préparé pour vivre là-bas. Tout à coup, on change et ce sont les premiers hivers et les rivières gelées. On comprend bien le déracinement de l'expatrié. »

Akli se dit à la fois déraciné et enraciné. Parfois on se sent immigré des deux côtés. Quelle identité prendre ? Parfois c'est les deux, parfois, c'est rien

du tout. Il se dit ouvert. Il s'inquiète de ce que ses filles sont plutôt attirées par des copines d'origine maghrébine, du risque que se créent des ghettos dans les écoles, du repli sur soi dans un milieu scolaire où pourtant tout le monde se comprend parce qu'on a des choses en commun. Comment combattre cette tendance au repli, cette manière de généraliser, de parler « des Pieds noirs », « des Algériens » là où il faudrait parler de l'humanité simple ? « C'est quand ça ne marche pas dans une société qu'on commence à déclinier l'identité de l'autre » dit Akli. Bernard évoque les amitiés entre Pieds noirs et Algériens au cœur de cette guerre d'Algérie qui était en fait constituée aussi de deux guerres civiles. Ces amitiés n'ont pas éclaté. Elles se sont plus souvent confirmées. C'est pourquoi cette amitié entre Omar et Raphaël est crédible. *Le Porteur de Cartable* ne cache pas l'extrême violence de cette guerre. Mais il suggère en même temps que la générosité et l'amitié sont encore plus fortes.

Claire G.



*JC Lattes, 2001, extrait pages 77-78*

Raphaël a pris ses aises. Beaucoup trop à mon goût. Nous avons, pourtant , convenu d'un commun accord -une sorte d'Evian-bis- de nous partager le pupitre en deux parties parfaitement égales, en traçant une ligne imaginaire qui part de l'encrier et qui aboutit juste entre nos deux sièges. Mais c'est plus fort que lui, il faut toujours qu'il grignote des centimètres, qu'il laisse traîner sa gomme, qu'il oublie son taille-crayon ou son porte-plume chez moi.

- Je vais finir par croire que c'est dans la nature du pied-noir que de déborder sur le territoire des autres, lui balancé-je, tout en repoussant pour la dixième fois son coude qui vient de franchir la ligne.

Ca l'agace que je l'appelle pied-noir. Il n'y a , pourtant, pas de quoi. D'autant que j'ai découvert qu'il existait une tribu indienne qui se nommait aussi pied-noir. De vaillants guerriers, à en croire le dictionnaire de la bibliothèque, qui luttèrent jusqu'au dernier contre le sanguinaire Custer. Mais non, ça ne lui convient pas d'être comparé à un Apache. Il préfère le petit naufragé de l'Histoire. Il trouve que ça fait plus vrai puisqu'il a débarqué d'un vieux rafiot qui s'appelle le *Ville d'Alger*, alors il se venge comme il peut.

- Pied-noir. Territoire. Pour les rimes, il n'y a pas à dire tu es fort Omar . Mais pour l'arithmétique tu ne vaux pas un clou rouillé. Tandis que moi, j'encaisse les dix-huit et les vingt sur vingt. Si tu veux copier sur moi, ne te gêne pas.

- Plutôt me chopper un zéro que de loucher sur ta feuille! Maintenant si tu repasses la frontière c'est la guerre!

- De mieux en mieux, Omar...La frontière. La guerre. Tu veux devenir rimeur plus tard?

Il se moque l'Indien, alors d'un coup, d'un seul, j'envoie bouler toutes ses affaires par terre. L'encrier qui n'a pas résisté à la secousse se renverse sur moi et me voilà tout taché de noir. Ma blouse bleue! Ma belle blouse bleue que Yéma m' a achetée jeudi dernier au marché Greneta et plus dégueulasse que celle de la cantinière. Et mon pantalon! Mon beau pantalon blanc que Yéma s'est esquinée à frotter à la brosse à chiendent dimanche matin... Oh là là , elle va me remonter les bretelles et hurler que je ne respecte son travail parce que je suis comme Mon Père qui la prend pour sa bonniche.

L'encre dégouline, encore, sur mes souliers. Raphaël, qui a été épargné par la giclée, ricane en me voyant souillé de la tête aux pieds. Pour Mme Seylac qui ne supporte plus nos accrochages permanents cette goutte d'encre est la goutte de trop....

Accueillir un auteur arabophone est une chose peu fréquente ; nous sommes heureux de compter Boubaker Ayadi parmi nos amis et de le présenter ici, juste retour pour la gentillesse avec laquelle il a accepté de participer à notre Mois du Maghreb à Montgeron et l'intérêt qu'ont présenté ses interventions.

Boubaker Ayadi est originaire de Jendouba, en Tunisie du Nord ; il vit en France depuis 1988, il y enseigne l'arabe classique et moderne.

Il est connu dans le monde arabe en tant que journaliste et écrivain. Il a collaboré à diverses revues et journaux tunisiens et du Moyen-Orient : Qisas (Tunis), al-Yaoum (Ryad), al-Thawra (Bagdad)... ; il a produit de nombreux programmes culturels, notamment pour enfants, à la radio et pour la TV à Tunis, comme l'émission radiophonique « Les fils de l'aube ». Jusqu'à une époque récente il a écrit exclusivement en arabe des nouvelles, essais et aussi des traductions dans presque toutes les grandes revues arabes. Citons par exemple « Corridors du temps perdu » (Prix national de la nouvelle, Tunis, 1986), « L'autre rive », nouvelles (Le Caire, 2001) et, parmi les romans, « Sentiers de l'errance » (Tunis, 2001). Ces ouvrages mériteraient de trouver dans notre pays traducteurs et financement.

En France, Boubaker Ayadi a continué d'écrire en arabe (« Le dernier des sujets », roman publié chez l'Harmattan en 2002) mais il a commencé en 1999 à écrire des textes en français, grâce à d'amicales pressions l'y ayant encouragé en raison de la valeur de ses ouvrages ; ce sont : « Histoire d'une flamme », une nouvelle éditée chez al-It'haf (Tunis) et autotraduite pour édition chez G & g, ainsi que deux recueils de Contes provenant du répertoire classique arabe. Ces écrits ainsi que les interventions de Boubaker Ayadi nous introduisent avec bonheur dans les arcanes de la littérature arabe et en particulier de la tunisienne, grâce à la prodigieuse culture de notre ami.

Ce fut un régal de l'écouter un après-midi parler de la poésie arabe dans la tradition culturelle tunisienne. Nous étions quelques uns à suivre ses paroles lumineuses dans le cadre humble de la grande cité populaire de l'Oly où même ceux qui y habitent ignorent le sens de ce vieux mots français qui désigne le soleil. Boubaker, lui, nous disait : la poésie est le « diwan » des Arabes, leur livre d'or... Il nous en a parlé pendant une heure et demie, nous l'avons enregistré avec l'intention de le faire revenir pour nous parler du roman cette fois, et de publier l'intégralité des deux exposés dans Azrak.

Boubaker Ayadi disait en 1988 à un journaliste tunisien, Taoufik Ben Brik, « Le rôle de la littérature est d'expliquer le déroulement dynamique du réel, changer la face du monde n'incombe pas à la charge d'un projet littéraire. » Nous avons noté de notre côté combien les problèmes de société dans le monde arabe lui tiennent à cœur ; par exemple, « Le dernier des sujets » est l'histoire de la grandeur et de la chute d'un tyran ; la question abordée est celle du pouvoir et des libertés fondamentales dans le monde arabo-musulman. Le livre, édité en France, est diffusé en Tunisie où, par ailleurs, deux de ses cinq romans ont été rejetés par la censure et demeurent inédits... Boubaker Ayadi a souligné combien les pouvoirs politiques dans le monde arabe rendent la vie dure en général aux poètes et écrivains, pour ajouter, un brin ironiquement mais non sans justesse, que c'est en quelque sorte reconnaître l'importance de la littérature...

Bernard Z.

Dans le cadre du mois du Maghreb à Montgeron, un après-midi littéraire s'est tenu avec la participation du poète et romancier Boubaker Ayadi qui a présenté au public la « littérature arabophone en Tunisie ».

Usant d'un style didactique accessible au non-spécialiste, Boubaker Ayadi a dressé un tableau exhaustif de la vie littéraire, en particulier la naissance de la poésie moderne en Tunisie. Héritière d'une longue tradition poétique arabe qui remonte à la période antéislamique, à laquelle elle se rattache non seulement par la langue arabe, mais également par les influences tant au niveau de la forme que du fond, la poésie tunisienne a fini par acquérir ses lettres de noblesse après l'indépendance du pays en 1956.

M. Ayadi a tenu à centrer son exposé sur la poésie, car dit-il *la nation arabe est une nation poétique*. Les grands noms de la littérature arabe sont des poètes. Par ailleurs le roman ou la nouvelle sont des créations récentes.

Ainsi, les Arabes avant l'islam célébraient leurs grands poètes en leur consacrant des « Mou'allaquat », poèmes transcrits en lettres d'or et accrochés aux murs de la Kaaba, lieu du pèlerinage des Arabes avant l'islam. Ces « Mou'allaquat » témoignaient, pendant toute une année, jusqu'au prochain pèlerinage, de l'immense talent de leurs auteurs.

Après l'avènement de l'islam, les poètes ont été désavoués pendant un certain temps, mais après quelques décennies la poésie reprend ses droits et se développe à la cour des Omeyyades de Damas, et des Abbassides de Bagdad où les califes, grands mécènes, encourageaient toutes les formes littéraires. Les plus célèbres sont Haroun al-Rachid, le calife des mille et une nuits, et son fils al-Ma'mun, fondateur de Beyt al-Hikama (la maison de la sagesse) première Académie des lettres et des sciences.

Après la destruction de Bagdad par les Mongols en 1258, la poésie comme les autres expressions artistiques et culturelles entre dans une période de déclin, aggravée par l'avènement des Turcs ottomans. Cette période ne prendra fin qu'au lendemain de la première guerre mondiale, et pour certains pays comme la Tunisie, à leur indépendance.

Parallèlement, à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle la renaissance littéraire arabe voit l'émergence de poètes majeurs en Egypte et au Liban. Il s'agit principalement de Sami al-Baroudi, de Hafez Ibrahim et de Ahmed Chawki. Ce dernier, d'origine turque, était surnommé « le prince des poètes » tant il était apprécié. Avec eux commence un travail d'innovation. La poésie arabe était régie par des règles très précises : au niveau de la forme, la métrique imposait au poète de composer dans des mètres prédéfinis. Sur le fond, les thèmes abordés par la poésie classique étaient conventionnels : il était souhaitable de s'inscrire dans ces thèmes qui allaient du panégyrique (chant de louange à l'égard d'un souverain ou d'une tribu) au dénigrement des ses ennemis, en passant par l'épigramme, qui vante les mérites d'un personnage défunt. L'innovation touche d'abord le fond : le poète traite de son expérience personnelle, tout en respectant la métrique.

Une deuxième génération de poètes entreprendra par la suite une innovation à la fois sur le fond et la forme : il s'agit de Badr Chaker as-Sayyab et de Nazik el-Mala'ika. Ils ont retrouvé l'âme du poète qui parle des choses vécues, sans que cela soit lié au souverain ou à un martyr.

En Tunisie, les premiers à être reconnus sont Salem Bouhajib et Chadli Khaznadar. Ils vivaient à la cour du Bey, sultan placé par la Sublime-Porte

d'Istanbul. Mais la figure emblématique est sans conteste Abu al-Kassim Chabbi, décédé à l'âge de 25 ans, le 8 octobre 1934. Il est connu dans tout le monde arabe grâce à un poème qui appelait à la résistance et à la lutte contre l'occupant, et dont les premiers vers sont les suivants :

*Si le peuple un jour veut la vie  
Il faudra bien que le destin s'y plie*

Il faut noter qu'entre les deux guerres, se réunissait dans un café du côté de Bab Souika à Tunis toute l'élite littéraire de la ville. C'étaient des intellectuels qui menaient une vie de bohème, consommaient des drogues douces et refaisaient le monde. On trouvait des journalistes, des dramaturges, des comédiens, des poètes, des nouvellistes, des paroliers, tous ceux qui produisaient pour la radio tunisienne et pour les chanteurs et chanteuses tunisiens. Parmi les plus connus, on peut citer Ali Dou'aji, décédé en 1949, Mohamed Laribi, qui s'est suicidé à Paris en 1945, et Abdelaziz Laaroui, mort en 1971, premier tunisien à diriger la radio tunisienne de 1949 à 1956.

Il avait fondé un journal en langue française, mais sa popularité était due aux contes qu'il racontait à la radio. C'était un conteur de grand talent et ses émissions étaient très suivies. Après sa mort ses contes ont été mis en scène et sont très appréciés par les téléspectateurs tunisiens, surtout pendant les soirées de ramadan.

Un grand nom de la poésie tunisienne fait l'objet d'une polémique entre la Tunisie et l'Egypte, chacune le revendiquant comme citoyen : il s'agit de Bayram al-Tunsi. D'origine tunisienne comme son nom l'indique, il a vécu à Alexandrie. Poète, dramaturge, parolier immortalisé par la chanteuse Oum Kalthoum à qui il a écrit beaucoup de chansons, il était néanmoins diversement apprécié par les Britanniques qui l'ont renvoyé en Tunisie, et par les Français, qui l'ont exilé à Marseille. Il dirigeait un journal satirique, « al-Chabab » (la Jeunesse) dans lequel il défiait la France en disant « quand va-t-on autoriser la consommation de la drogue en France, puisque les Français permettent aux Tunisiens d'en consommer ? »

Après cette revue, on note la naissance d'une autre revue fondée par un personnage qui a joué un rôle essentiel dans la diffusion de la culture en Tunisie et dans le monde arabe. Il fut même Premier ministre dans les années 80 avant d'être démis et de prendre la fuite pour entrer dans l'opposition. Dans cette revue, se retrouvaient tous les écrivains de l'époque. Boubaker Ayadi y a publié des articles, car dit-il c'était la seule qui existait à l'époque. Les thèmes qui y étaient abordés ne différaient pas de ceux des revues précédentes, mais il y avait des tentatives de suivre l'actualité, de traduire des œuvres, de parler de Roland Barthes par exemple. Il y avait aussi un ton nouveau dans le domaine de la critique littéraire. Une des figures les plus remarquables était sans conteste le grand poète Ahmed Loghmani. Il s'est néanmoins distingué par une poésie destinée à l'ancien président Bourguiba, qu'il comblait de louanges à longueur de journée, et surtout pendant les anniversaires, qui ne duraient pas moins d'un mois. Il a consacré toute sa vie à écrire pour Bourguiba, mais il était sincère. A la mort de ce dernier, il a publié un recueil intitulé « si al-Habib » (Monsieur Habib) qui lui a causé beaucoup d'ennuis : son appartement fut confisqué, sous prétexte qu'il ne lui appartenait pas, car c'était un don de Bourguiba, qui a usé par là des deniers publics.

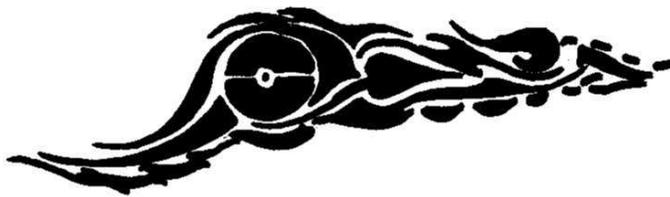
C'est au milieu des années 60 qu'un air nouveau a commencé à souffler, suite à la guerre des 6 jours et à la débâcle des armées arabes dans la guerre contre Israël. Cette défaite a révolté tout le monde, et la révolte a touché tous les domaines, celui de la langue comme celui de la création littéraire. Dans un

mouvement qui a pris le nom de « l'avant-garde » de jeunes universitaires se mettent à publier des textes transgressant toutes les lois existantes, exprimant par là leur refus de la politique du monde arabe, de ses orateurs, des ses jurisconsultes. L'idée était bonne, mais sa mise en œuvre a fait dire à Jean Fontaine, un père blanc qui dirige l'Institut des belles lettres arabes que « les bonnes intentions ne font pas forcément de la bonne littérature ». Cela a néanmoins eu le mérite d'ouvrir la voie aux générations suivantes, qui se sont engouffrées dans cette brèche. Leur revue a permis l'émergence de poètes comme Moncef el-Mezgenni, qui a la particularité de mêler arabe dialectal, dictons populaires et arabe classique, et Ouled Ahmed, l'enfant terrible de la poésie tunisienne, emprisonné plusieurs fois, harcelé et privé de son passeport sous le régime de Bourguiba. Sans oublier les inséparables Mohamed el Ghuzli et Moncef el-Ouahaydi, tous deux nés en 1949, enseignants à la faculté des lettres et sciences humaines de Kairouan. Le "reproche" qui peut leur être fait est leur côté « soufi », mystique, car ils sont influencés par le poète mystique Ibn Arabi. En revanche on leur doit une grande admiration pour leur capacité à déclamer leurs poèmes aussi longs soient-ils de mémoire.

En Tunisie, les poètes sont plus connus, plus populaires que les romanciers ou nouvellistes car ils bénéficient du système des festivals, organisés à longueur d'année, dans différentes villes du pays, où ils sont conviés moyennant quelques petites récompenses. On peut considérer les poètes tunisiens comme les nouveaux troubadours, des troubadours modernes !

On peut déplorer que la littérature tunisienne soit mal connue en France. Cela peut s'expliquer par le fait que les milieux littéraires ou artistiques ne s'intéressent à un pays que lorsque l'actualité le met au devant de la scène médiatique. Depuis quelques années, on parle beaucoup de l'Algérie, car les événements qui s'y déroulent attirent l'attention du public. En Tunisie, il ne se passe rien, c'est une dictature douce, ouverte, il n'y a pas de problèmes !

Aïcha M.



Nouvelle traduite de l'arabe par l'auteur ; titre original : *Hikêyèt Shouâla* ( inédite en français).

Extrait :

*Histoire de Si Nâji, fils du Sheikh Amèr, que son amour impossible pour la conteuse bédouine Salima rendit fou. Une nuit, sa femme à laquelle il fut marié de force, le rejoint.*

« J'ignorais combien de cigarettes j'avais grillées avant d'apercevoir sa silhouette, avançant à pas légers, se frayant un chemin entre une foule d'ombres. Elle se tint debout à côté de moi, sa robe courte m'effleurant le visage, ses bras croisés tenant les bouts d'un châle noir aux contours dentelés. Sous la lumière d'une lampe qui parvenait, derrière elle, d'une fenêtre de notre foyer, elle parut presque nue. Il y avait une fraîcheur humide et une brise légère faisant trembler une flaque d'eau laissée par une averse, sur laquelle miroitait la lumière qui disparaissait au fur et à mesure que la lune se cachait derrière les nuages épais.

Le village dormait d'un sommeil profond. Pas un bruit ne filtrait.

Je l'entendis me parler alors que j'étais songeur. J'étais en train de penser à une histoire ancienne, à une nuit imprégnée des tourments de la passion. Une nuit ? Plutôt des nuits chargées d'une passion discrète qu'un souffle fort attisa et que les revers de fortune précipitèrent au fin fond d'un abîme, comme un feu enfoui sous les cendres.

*Combien de fois t'ai-je citée  
Les mots, tels des braises  
Se reposant en mon âme blessée.*

- Que dis-tu ?

*Je dirai ce que l'écho pourra contenir :*  
Pour Salima ce cœur dévore  
La fleur de son âge  
*Ainsi l'amoureux de l'ombre déborde  
De soupirs embrasés par la passion.*

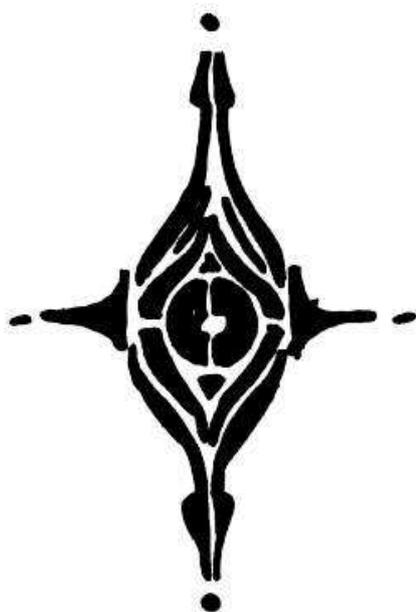
- Tu penses toujours à elle ?

*Est-ce un roucoulement ou un hululement  
Ou est-ce ta voix dispersée alentour  
Qui se pose sur les chemins de montagne ?*

- Ouf ! fit-elle à bout de patience. Je ne peux plus supporter cette vie !

Le bruit de ses pas sur le sol boueux s'éleva au milieu de la nuit, troublant sa quiétude, et s'éloigna peu à peu avant de disparaître. Un claquement de porte nerveux s'ensuivit puis le silence régna à nouveau.

Pourquoi m'a-t-on obligé à épouser cette femme et pourquoi ai-je accepté ? On m'a dit : voici ta destinée, le pilier de ton foyer et la mère de tes enfants à naître. Il n'y avait entre nous deux qu'une alliance consanguine, et le sang à lui seul, ne pouvait unir deux êtres incompatibles, même s'ils passaient leur vie ensemble sous le même toit. »



Née au Kef, en Tunisie, vivant en France depuis plus de 20 ans, Fawzia Zouari, docteur en littérature française et comparée et journaliste, est connue comme essayiste et romancière. A partir de 1989, avec la publication de « La caravane des chimères », elle n'a cessé d'écrire : « Pour en finir avec Sharhazad » (1996), « Ce pays dont je meurs » (1999), « La retournée » (2002), et une commande : « Le voile islamique » (2002).

Le 25 mars, nous avons reçu Fawzia Zouari au Centre Jean Hardouin pour un entretien autour du thème « Femmes entre les frontières ». Nous connaissions la vivacité de son esprit, son franc-parler et son humour, les participants à cette rencontre n'ont pas été déçus.

F. Z. parle de l'exil au féminin, elle parle de son exil, mais elle parle aussi de celui des hommes, des « chibanis » de Paris, ces vieux travailleurs de l'immigration trop oubliés. « Vous savez ce qu'ils disent ? Ils disent que le seul endroit où ils sont bien, c'est en avion : « En avion on n'est pas en France, on n'est pas au pays, on a une hôtesse de l'air qui s'occupe de nous... » Ce pays qu'ils ne peuvent pas nommer... c'est le pays dont on meurt parce qu'on ne l'a pas trouvé. C'est un pays autre, au-dessus des frontières... Et bien moi, je me situe là. A partir du moment où nous sommes partis, nous ne sommes nulle part ; là-bas, ils ne nous reconnaissent pas, ici non plus ; donc, il faut vivre avec ; il y a les romans... »

Ce là-bas, c'est la société du village tunisien de Rym, la narratrice de la « Retournée ». Retournée au village à l'occasion de la mort de sa mère, « retournée » contre les siens ? Non ; face aux siens Rym est dans une nécessité de survie mais pas dans la provocation. Si elle s'assied à la terrasse du café au village ce n'est pas parce qu'elle cherche le scandale, c'est que 15 ans de vie à Paris lui ont fait oublier que ça ne se fait pas. D'ailleurs, (Fawzia Zouari parle) ce qui fait scandale c'est autre chose, c'est que Rym a gardé intacte et pure la mémoire de la tradition que les siens ont oubliée. Elle, elle parle comme il y a 15 ans, alors que ses sœurs ont changé d'habitudes, de langage, dans une Tunisie qui a changé. Au fond, la Tunisie ne se reconnaît plus dans la mémoire de Rym et les siens attendent de Rym qu'elle se comporte comme une étrangère, comme elle ne se voit pas elle-même. Alors peut-on parler de société « traditionnelle » ? Fawzia Zouari parle encore : « La société traditionnelle était plus ouverte ; je suis frappée par cette fermeture, ce repli identitaire que nous n'avions pas du tout. La paysanne vous disait bonjour, que vous soyez chrétien ou musulman... Maintenant elle vous accueille à coup de sourates. » Fawzia Zouari ne se reconnaît pas dans les sociétés actuelles, lorsque le religieux envahit les familles, devient étouffant, ce qu'elle n'a pas connu dans son enfance chez elle et autour d'elle.

La question identitaire est au cœur, là-bas et ici. Entre réalité et fiction le roman, l'écriture permet de plaider pour les identités ouvertes. Fawzia Zouari parle des gens du village de Rym qui discutent de leur saint, Mizouni, d'origine française, chrétienne, converti à l'Islam et accepté par les Musulmans, « Pour eux, un Saint est un Saint, quelle que soit son origine. » « Partout où nous allons maintenant, nous sommes étrangers, et partout où nous sommes il y a des identités multiples ; là-bas, un Charles Maison qui est devenu musulman, ici, quelqu'un comme moi, qui peut tout à fait adhérer à une culture chrétienne... Il

y a (dans le roman) un discours sur l'identité, pas celle meurtrière comme dit Amin Maalouf, mais celle qu'on assume. »

Ce roman est celui d'une femme, une femme qui écrit donc et qui a aussi écrit un essai « Pour en finir avec Sharhazad » pour affirmer le droit des femmes à exister, à dire « je », contrairement à Sharhazad qui toujours parle des autres. Fawzia Zouari parle : « C'est un livre qui déplaît aux hommes, qui déplaît aux psychanalystes, qui déplaît aux orientalistes, qui déplaît à beaucoup de monde parce que effectivement détruire une légende n'est pas chose facile, mais nous n'avancions que comme ça... Je voulais dire que c'en est assez, assez de raconter des histoires pour les hommes la nuit, assez de raconter pour divertir le genre masculin. Je voudrais raconter maintenant en disant « je »... A la place de Sharhazad, je propose un autre personnage : Nisaba. Nisaba, dans la mythologie chaldéenne, c'est la déesse de l'écriture. Dans ce monde là, c'est une femme qui a inventé l'écriture, donc je dis contre l'oral avec lequel on n'a pas laissé de traces... Les mots rendent libres, les mots libèrent quand c'est une question de survie... »

Fawzia Zouari vit en France, comme beaucoup qui se sont mariés à un conjoint français et qui y ont trouvé, peut-être dit-elle, une forme de liberté ou d'émancipation qui leur convenait, parce que « l'exil est une difficulté mais en même temps une richesse... Nous sommes tout le temps dans la rencontre de l'autre. » Reste alors la question de la langue, on revient toujours aux questions des frontières, de la communication, de l'identité à assumer... Fawzia Zouari se dit dans un rapport à la langue française différent de celui des écrivains, hommes ou femmes, du Maghreb. Elle dit : « Moi, femme, je veux pacifier la langue française. Je ne suis plus dans la relation de Kateb Yacine qui disait que la langue française était une sorte de tribut, un tribut de guerre, une prise de guerre... Vous vous rappelez ce terme : « la langue française est la patrie de mon exil ? » Moi, j'ai expurgé ces termes militaires ; je trouve que la langue française est une patrie pour moi, c'est une identité intime ; à partir du moment où je commence à écrire, elle m'appartient, c'est comme ça, je n'y peux rien ; donc... à partir du moment où j'ai pacifié cette langue, je n'ai pas besoin de dire non plus que c'est la langue de ma liberté ; c'est la langue dans laquelle je m'exprime parce que je m'y trouve bien, mais je pense que je dirai vraiment que je serai libre le jour où ces mots-là je pourrai les dire en arabe... Le jour où je les dirai en langue arabe je me sentirai en paix... Avec mes enfants, les mots de tous les jours, c'est en arabe. « Bonjour », je ne peux pas le dire en français à mes enfants, parce que dans la vie courante le français est la langue de l'occupant, mais à partir du moment où j'écris, le français m'appartient, à mes enfants et à moi. Elle m'appartient comme si j'étais née dedans... »

Cette « femme entre les frontières » a ces mots sur son écriture qui résonnent encore en nous : « J'écris le français avec la rumeur arabe ; j'écris en français avec le rythme du Coran, je n'y peux rien ; voilà une langue que j'ai prise avec un rythme qui ne lui appartient pas, qui appartient à une autre langue ; je mentirais si je disais que j'écris exactement comme écrirait un Français, j'écris avec un rythme arabe. Quand j'étais petite, je lisais le Coran comme ça, j'avais le bout de bois et le calame, le roseau... Je l'ai vécu. Donc, je suis entré dans la langue française avec un rythme, des bruits, des rumeurs... »

Bernard Z.

*Extrait de « Pour en finir avec Shahrazad », Editions Cérès, Tunis*

« Comment appréhender l'exil arabe au féminin, cette réalité de femmes en apparente rupture de patrie et de culture ; ce constat d'existences féminines qui ont choisi d'être hors des cadres fixés par la tradition, hors de la loi du clan ; cette aventure enfin qui mena plus d'une d'entre nous sur les voies inédites de l'expérience de l'Autre ?

Comment nommer cette ultime déviation ? Quelle métaphore adéquate trouver à cette échappée inhabituelle et presque contre-nature hors d'une société aussi conservatrice et endogène que la nôtre ? En la femme arabe qui s'exile, ne s'agit-il pas de l'intimité même de sa culture qu'on exhibe d'un coup à « l'œil du jour » ?

Car cette femme est ici vecteur par excellence d'identité, creuset de mémoire, palimpseste des traditions, gardienne sacrée des mythes et des superstitions ; moi, elle, femme arabe laquelle, comme cette formule homéopathique qu'on appelle si poétiquement la « mémoire de l'eau », est censée représenter ce qui restera de sa société lorsqu'elle ne sera que passé et souvenir.

Et voilà que cette femme rompt les liens, échappe ; voilà que doublement, triplement, je suis dehors. Dehors parce que sortie des frontières géographiques et séculaires d'une tradition qui enfermait le champ de mon existence dans les limites du « dedans » ; dehors pour la seconde fois, en franchissant le seuil d'une autre culture ; dehors, encore plus loin, en choisissant la proximité de l'homme étranger ; dehors, tout près du délit, depuis le jour où j'ai choisi d'écrire dans la langue d'une autre mère que la mienne, dans la langue de l'étrangère.

Car c'est là, plus qu'ailleurs, ce jour précis, terrible jour, où j'ai mis en péril cette notion même de « langue maternelle », que j'ai consommé de façon radicale le retournement contre ce qui est censé définir l'identité de ma personne : ma langue maternelle.

Par moi, la brèche s'est ouverte. Entre les deux mots, « langue » et « maternelle », il y a désormais comme un hiatus, une béance, un silence gêné.

Si écrire est l'aventure la plus intime, le jeu d'amour le plus impudique, alors j'ai trahi, en me livrant à ce jeu dans la langue de l'Autre. Si écrire dans une langue c'est y habiter et se laisser investir par elle, s'y exposer dangereusement et en faire « l'océan sans rivages » des vérités de son être, alors, je suis possédée par cette langue étrangère, comme on le dit de ces « djinns » d'un autre monde, dont certaines femmes de chez nous avouent dans le secret être éprises, et avec lesquels, les nuits de fièvres et de rêves, à côté d'un époux légitime mais aveugle à l'invisible, elles scellent des noces secrètes et prohibées.

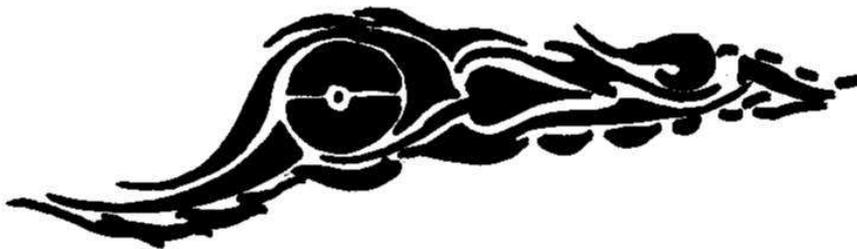
Des esprits traditionalistes et nostalgiques qualifieront ce parcours et cette expérience, qui ont toutes les apparences de la rupture et de la fragilité, de trahison : la plus haute trahison d'une femme arabe serait là : dans son exil ; un exil qui va au-delà de l'exil ; qui implique non plus le destin d'un être mais celui d'une communauté –le premier étant en l'occurrence indissociable de la

seconde- ; un exil qui ouvre les portes de l'inconnu, ou les entrouvre sur le spectacle d'un danger immanent, celui du désordre.

En vérité, ce n'est qu'à partir du moment où la société arabe a permis à une femme de s' éloigner, que cette société s'est réellement ouverte à l'exigence du dehors. Autrement dit, c'est à travers l'expérience de l'exil féminin, que l'on peut probablement le mieux mesurer le changement qui s'y est effectué, la marque indélébile d'une modernité qui, désormais, a investi les recoins de son intimité.

C'est à travers cet exil que l'on nommera le mieux l'exemple d'une infraction réussie –comme on le dit d'une opération policière- de l'aventure contemporaine et de la rare violence que peut signifier l'incursion de l'Autre. C'est à travers ce terrible risque que l'on suivra la démonstration d'une altérité qui a parfois visage d'altération.

Péril en la demeure. Mais c'est aux portes de l'extrême que naissent les espoirs, et comme dans les tragédies grecques, c'est au prix de l'insoutenable que s'anéantit le chaos. »



On trouvera ci-dessous la transcription d'un entretien entre l'écrivain algérien Amin Zaoui et Bernard Zimmermann, autour de la question des femmes dans la société algérienne et de quelques autres questions soulevées par la lecture du roman d'Amin Zaoui : « Haras de femmes », Le Serpent à Plumes, Paris, 2001

Compte tenu des thèmes abordés au cours de ce "Mois du Maghreb", il nous a semblé intéressant de joindre ce témoignage au présent recueil.

### **Dimanche 28 octobre 2001**

B.Z. Amin, « Haras de femmes » est un roman très riche, fortement marqué par la forme narrative du conte ; ses nombreuses références à la culture du Maghreb peuvent cependant dérouter un peu un lecteur non préparé. J'ai désiré te rencontrer parce que j'avais été attiré par une présentation de ton livre, lue quelque part ; elle m'avait suggéré qu'il peut être un bon point de départ pour réfléchir à deux questions qui m'intéressent particulièrement : la place et le rôle de la femme dans la société du Maghreb, et la question de la liberté individuelle dans cette société. Nous allons y revenir sans perdre de vue qu'il y a tellement d'autres choses dans ce livre qu'on ne peut le réduire à ça.

Première question : qui es-tu, Amin Zaoui ? Je voudrais avoir quelques traces, quelques repères biographiques plus substantiels que ceux que j'ai trouvés dans la quatrième de couverture du livre.

A.Z. Je vais me présenter. Je suis un écrivain algérien, un écrivain bilingue ; j'écris des textes en français et en arabe. J'essaie de garder ce travail sur les deux langues parce que pour moi c'est une richesse d'imagination, c'est aussi une richesse d'images. Je veux ainsi rester en contact permanent avec les deux cultures. Je suis aussi professeur à l'Université d'Oran, professeur de traduction arabe-français-espagnol ; traduction arabe-français, français-arabe, espagnol-arabe et arabe-espagnol. En 1995, j'étais comme beaucoup inquiet, pour mes écrits. J'ai été alors accueilli en France par le Parlement international des écrivains qui, à l'époque, était présidé par Salman Rushdie. C'était une invitation pour une résidence de cinq ans. En 1994, juste avant ma sortie de l'Algérie, mon dernier roman avait été brûlé sur les places publiques en Algérie. Avant la publication de ce livre, en 1992, j'avais été visé par un attentat à la voiture piégée. J'avais une décision à prendre, très dure et en même temps très risquée. Après toutes ces souffrances, j'ai finalement décidé de répondre à cette invitation du Parlement des écrivains.

Je me suis dit : « Je vais prendre un peu de recul pour réaliser quelques projets littéraires que j'ai commencés déjà à mûrir ici, en Algérie, et aussi pour méditer sur la situation en Algérie, méditer aussi sur ma situation personnelle ». Je suis arrivé en France en juillet 1995, j'étais professeur invité à l'Université de Paris VIII, pour quatre ans. Et puis, l'année dernière, en 2000, j'ai décidé de rentrer, de retourner dans mon Université d'Oran. J'ai renoué avec l'université algérienne, avec la ville algérienne, avec mon pays : l'Algérie, pour essayer une fois encore de faire démarrer si possible quelques cercles d'intellectuels, pour y faire un peu la promotion de l'esprit critique.

J'ai publié en arabe deux romans : « Le hennissement du corps », qui a été interdit dans tout le monde arabe ; il a été publié en 1985. A la suite de cette publication, dans un pays du Moyen-Orient, une publication syro-libanaise, l'éditeur a été mis en prison pendant six mois et la maison d'édition a finalement dû fermer. Le deuxième roman, c'était « Le viril », a suscité pas mal de polémiques en Algérie où je l'ai écrit. A la suite de cette publication, j'ai été menacé de retrait de mon passeport par le FLN, à l'époque parti unique. Le livre a été aussi interdit de publication en Algérie, chez l'ENAL. J'ai publié en France quatre romans, tous sortis chez « Le Serpent à Plumes ». Le premier « Le sommeil du mimosa », puis « La soumission », le troisième « La razzia ». Le dernier c'est « Haras de femmes », que j'ai écrit en Algérie.

B.Z. Cette histoire ne m'étonne pas parce que, à la lecture, je me suis dit : Salman Rushdie n'a pas été l'objet d'une fatwa pour plus que ce qui est écrit là-dedans.

A.Z. Il y a une différence entre mon expérience et celle de Salman Rushdie qui est un très grand écrivain, c'est que moi je lis les textes, quand je veux écrire des choses sur l'Islam, directement en arabe, je ne passe pas par des traductions mais par des textes qui sont vraiment des références de cette religion. Par exemple, dans « Haras de femmes », je parle de la pierre sainte, la pierre noire, et ce que j'en dis est une histoire vraie ; pour en parler, je suis revenu sur l'histoire et j'ai lu que la pierre sainte, la pierre noire sainte depuis Abraham avait bien été volée de la Kaaba par des rebelles musulmans. Ils l'ont emportée jusqu'à Barhein, et elle est restée à Bahrein pendant vingt trois ans, et à cette époque le pèlerinage a été interdit par les rebelles. Pendant onze ans les musulmans n'ont pas fait de pèlerinage. Alors, j'ai pris cette histoire et j'ai dit : « Voilà, je vais un peu fabuler sur cette histoire, je vais faire un roman mais pas un roman historique sur ce qui s'est passé dans l'Islam. J'ai pris cette pierre et je me suis dit, d'ailleurs un autre historien l'a dit, que la pierre n'est pas partie à Bahrein mais vers la mer Rouge. J'ai adopté cette deuxième interprétation et j'ai écrit que cette pierre est partie à travers la mer Rouge vers le pays des Touaregs, vers l'Afrique. Et autour de cette pierre j'ai travaillé le roman, j'ai inventé cette religion qui est la religion du vagin, les vaginocrates, etc. Pourquoi ce thème ? Pourquoi cette imagination à partir d'une chose, d'une histoire vraie ? Derrière cette fiction romanesque j'ai voulu dire qu'il faut désacraliser l'histoire, il faut lire l'histoire avec un œil critique, il ne faut pas lire l'histoire, même celle de la religion avec un esprit religieux. Le roman essaie d'avancer ce que j'appelle la culture de la critique, l'esprit critique, vers des choses qui sont parfois religieuses, parfois accaparées comme sacrées par un pouvoir politique, un certain temps.

Pour en revenir à ce parallélisme entre Salman Rushdie et moi, je dis que moi je pense, je suis dans cette civilisation arabo-musulmane, je ne lui suis pas trop étranger, c'est à dire je n'ai pas de rempart qui m'en sépare, je suis là et je la critique de l'intérieur. Je suis un Musulman athée mais je la critique de l'intérieur. Il est dommage que cette culture critique ne soit pas celle qui a régné dans notre histoire ; c'est elle plutôt qui a été, qui est, la culture marginale. La culture marginale c'est la culture forte dans l'histoire des Musulmans et cette culture a été toujours interdite.

B.Z. Que je me justifie un peu par rapport à ce que je disais tout à l'heure, pour qu'on se comprenne bien. Ma comparaison avec Salman Rushdie n'était pas dévalorisante à ton encontre. Je n'ai pas lu tout ce que tu as écrit mais ce livre-

ci est très fort. Ce que tu viens de dire est très éclairant. Simplement, j'ignorais ton histoire, que tu viens de raconter ; je ne suis pas du tout étonné de ces tribulations dont tu as été victime.

Ce que je voudrais savoir maintenant, c'est quelle a été ton éducation ? Le livre est dédié à ta mère « Mon premier maître », dis-tu. Quel a été le rôle de ta mère ? Et on peut mettre beaucoup de choses derrière ce mot mère » ; ce n'est pas un hasard si tu l'as mis. Quel a donc été le rôle de ta mère dans ton éducation ?

A.Z. Je vais te raconter mon histoire à ma mère (*sic*). Pour mon premier diplôme de sixième j'ai eu comme prix mon premier livre ; c'était « La chèvre de Monsieur Seguin » d'Alphonse Daudet. Ma mère était conteuse et chanteuse ; elle me chantait, elle me racontait des histoires, c'était une berbère arabisée, elle chantait en arabe et en berbère, elle me racontait en berbère arabisé, et quand j'ai lu « La chèvre de Monsieur Seguin » -ma mère est analphabète- quand j'ai lu « La chèvre de Monsieur Seguin » je me suis dit : « Ma mère peut écrire mieux que ça ; il y a les ogresses, il y a les ogres, il y a le djeha, il y a des choses fantastiques dans ce que ma mère me raconte. Mais c'est quoi « La chèvre de Monsieur Seguin » ? » Alors, à ce moment-là, j'ai commencé à transcrire les contes de ma mère ; elle me racontait la nuit et le matin, j'avais douze ans-treize ans, le matin je transcrivais les histoires de ma mère. Quand j'ai commencé vraiment mon premier jet d'écriture, des nouvelles, j'avais toujours le sentiment que je prenais la parole à la place de ma mère. C'est à dire, en moi, c'est ma mère l'écrivain et ma mère n'est que la rivale d'Alphonse Daudet. C'est une voix qui me hante en permanence, lorsque j'écris.

Tu as posé une question sur le style de l'écriture qui vient de l'oralité. Je crois que tous mes romans, même en arabe, sont des textes qui puisent dans la culture de l'oralité, dans le conte, dans la musique. J'aime bien écrire à haute voix, j'aime le théâtre mais j'aime écouter le texte ; quand je dis « C'était donc cela et ce qui devait arriver arriva », je dis ça à haute voix et je trouve que c'est ma mère qui est dans ma tête qui dit ça, dans une autre langue bien sûr, pas la langue française mais une langue qui est le berbère ou qui est l'arabe. La relation à ma mère, c'est une relation d'incarnation, elle est là, elle est en moi. Quand je l'ai perdue, j'ai senti que j'avais perdu une chose... je ne sais pas, une très grande chose, mais je la garde toujours. Ma mère était belle, très belle, je n'ai jamais gardé l'image de ma mère comme corps, mais plutôt comme une voix, et elle me hante jusqu'à présent. Parfois, je dors, et je l'entends en train de me parler. C'est un peu ça mon histoire avec ma mère.

B.Z. Tu as parlé de ta mère conteuse et de toi qui, à un moment, a commencé à transcrire ses contes. Dans « Haras de femmes », il est longuement question d'abeilles. Une amie conteuse de tradition bédouine des Hautes Plaines, Nora Aceval, me parlait d'un conte de loup, entre « La chèvre de Monsieur Seguin » et « Le petit Chaperon rouge ». Le loup mange les petits de la chèvre mais ceux-ci ressuscitent ; c'est une abeille qui les fait ressusciter parce que l'abeille est porteuse d'une plante qui donne la vie. Je retrouve donc là les éléments d'une culture d'oralité comme tu viens de le dire toi-même. La culture familiale, dont tu as hérité, cette culture familiale est une culture orale.

A.Z. Orale, oui. La culture forte c'est la culture orale.

Maintenant, je vais te dire, mon père était un marchand de chevaux, et en même temps c'était un lecteur, un littéraire. Il avait une petite bibliothèque rayonnage, un petit plancher. Il y avait sur ce plancher les livres suivants, je m'en souviens très bien : le Coran, les Mille et une Nuits, la Bible en arabe, le Diwan d'Al Mutanabi, et il y avait quelques histoires des prophètes, Moussa, Jésus, Mohamed et d'autres. C'était la bibliothèque de mon père. Quand j'ai commencé à lire, je lisais dans Les Mille et une Nuits des histoires érotiques, je me suis dit : « Voilà, c'est notre culture », et maintenant où nous sommes dans une autre phase de fanatisme, je trouve que les Arabes et les Musulmans ont perdu de vue leur culture, les Omar Khayyam, les grands poètes de la vie, les grands écrivains de la vie...

B.Z. Tout à l'heure, tu disais avoir décidé de retourner en Algérie pour y aider à renouer avec l'esprit critique, avec l'esprit de libre examen. Y-a-t-il une chance que tu y sois entendu aujourd'hui ?

A.Z. Tu sais, le problème de la civilisation arabo-musulmane, celui de la religion musulmane réside dans ce blocage de l'interprétation moderne ; depuis le douzième siècle, comme tu disais, ça a été interdit. Durant tous ces siècles, il a été interdit pour les Musulmans d'interpréter ou le Prophète ou ce qui entoure les textes sacrés. Le problème est un problème historique. Depuis le douzième siècle il n'y a pas eu une interprétation nouvelle, depuis ce temps-là il n'y a pas eu de lecture critique, depuis le douzième siècle l'étude est fermée et le sacré est lié au profane, c'est à dire qu'il n'y a pas de profane, il n'y a pas de laïcité, ce qui est grave dans le monde arabo-musulman. C'est à dire, la religion avance dans le politique et le politique avance dans la religion. Je crois que le problème des Musulmans c'est la fermeture de la porte de l'ichtdjihad. Les esprits libres sont toujours menacés ou interdits. Je cite par exemple l'Egyptien Hamed Nacer, qui a été condamné à divorcer d'avec sa femme. Ce sont beaucoup de choses qui arrivent dans cette société qui a fermé la porte de l'ichtdjihad. Nacer a été condamné à divorcer par le biais d'une loi islamique. C'est un chercheur qui a fait des travaux sur le problème du temps dans le Coran, il a essayé de dire qu'il y a des choses qui ne sont pas d'actualité maintenant et qu'on ne peut pas les retenir pour juger une situation économique ou politique de notre temps.

B.Z. Je veux revenir sur la question du rôle de la femme dans la société maghrébine. Une chose m'a frappé, ce n'est pas probablement pas non plus un hasard, c'est que la narratrice dans ce texte est une jeune fille. Or, Amin, toi tu es un homme. Ce ne doit pas être si fréquent dans la littérature maghrébine contemporaine qu'un homme fasse s'exprimer une jeune fille qui parle à la première personne. L'histoire de cette jeune fille et de sa famille est une histoire très complexe, dans laquelle elle entretient avec son oncle des rapports incestueux ; c'est l'oncle maternel, or l'oncle maternel est sacré. C'est le khali, le khali est sacré. Or, elle est amoureuse de son oncle et a des relations sexuelles avec lui. Ce texte, c'est frappant, parle constamment de passions et de transgressions. Est-ce que ça correspond pour toi à une volonté de provoquer des réactions ? Il s'agit d'une réalité, je le sais : dans cette société très codifiée on rencontre constamment des passions et transgressions. C'est une société aux ressorts beaucoup plus complexes qu'on ne l'imagine grossièrement vue d'ici. Au fond, vises-tu à aider les gens à réfléchir sur le sort de la femme ? L'homme, dans cette société-là autant qu'ici, n'a-t-il pas son avenir dans la libération de la femme ? N'est-ce pas-là le rôle des pères, particulièrement ? Je pense à Germaine Tillion qui leur disait : « C'est à vous d'aider vos filles. »

A.Z. Tu sais, Bernard, je n'en étais pas très conscient, sur le plan de l'écriture, au moment de l'écriture, j'étais plus libre après quand je l'ai relu... J'ai présenté dans ce roman trois femmes. La première c'est la grand-mère, qui représente la première génération des femmes. Dans la scène avant de partir à La Mecque pour le pèlerinage, elle lave les pieds du grand-père, c'est la génération des femmes soumises. La deuxième génération, c'est la mère, il y a là la transgression déjà des tabous, elle a des relations avec le grand-père, elle devient à la fin une guerrière, elle prend la tête d'une armée de 1200 femmes, une armée de cavalières. C'est la deuxième génération. La troisième, c'est la fille, Hager. La jeune fille, premièrement raconte, c'est elle qui témoigne, et elle témoigne sans frontières, elle témoigne, elle condamne et elle vit. C'est la troisième génération. Je suis le frère de six sœurs. Les six n'ont pas eu de scolarisation. En Hager, j'entends un peu les voix de mes six sœurs qui condamnent une situation pareille. Je sais que mes sœurs avaient leur vie privée, mais Hager est un personnage que je trouve très violent. Violent envers son oncle, envers son grand-père, sa mère, la jalousie avec la mère. J'ai donné la parole à la jeune fille, le roman est raconté par une fille, Hager. Pour le monde arabo-musulman, donner la parole à la femme c'est donner le pouvoir à la femme : quand la femme dit, le dire est le pouvoir. Je crois que « Haras de femmes » c'est d'abord le pouvoir de la parole féminine. Hager est toujours fascinée par les hommes, pourquoi ? Non pas parce que ce sont des hommes mais plutôt parce que le père est un aventurier, le grand-père est un aventurier, elle n'aime pas les hommes elle aime plutôt l'aventure des hommes. Elle veut être elle aussi dans une aventure, se lancer dans une aventure, Et la seule fois où elle aime une femme c'est lorsqu'elle voit sa mère sur le dos d'un cheval ; alors elle a aimé la femme parce qu'elle a senti qu'à ce moment-là la femme aussi a le pouvoir de faire une aventure. C'est un texte aussi qui, par cette prise de la parole féminine, part à la recherche d'une aventure de la femme, c'est à dire casser cette grande prison que sont la famille, la tribu, la tradition et la mentalité masculine.

B.Z. A ce propos, ce roman, le trouve-t-on en Algérie ? Peut-il être lu en Algérie ? Je ne veux pas dire parce qu'il est interdit ou non mais des gens peuvent-ils le lire en Algérie et entrer en résonance avec le texte ?

A.Z. Je vais te dire une chose pour la lecture en Algérie. Il y a deux lecteurs en Algérie : il y a le lecteur francophone, qui peut lire le texte, je ne veux pas dire tout le monde francophone, mais il y a un certain lectorat francophone qui peut lire ce texte. Il peut passer. Mais pour le lecteur arabophone c'est très difficile de lire ce texte, ou pour celui qui a une culture uniquement arabophone. Pourquoi ? Parce que malheureusement, la lecture du roman comme celle de la poésie, comme celle de la nouvelle, comme celle du théâtre, est une lecture toujours conditionnée par la religion. On n'a pas une lecture vraiment de la fiction, on a une lecture religieuse de la fiction. Et quand le lecteur lit un texte littéraire d'une façon religieuse il condamne toujours ce qui est de la fiction, ce qui est imaginaire.

Avant que je vienne pour la promotion de ce livre, déjà les gens en parlaient à l'Université, il y a eu des articles dans tous les journaux algériens.

B.Z. Tu as eu des articles dans deux journaux arabophones algériens, comment le présentent-ils ?

A.Z. Le rédacteur qui a écrit le premier article, c'est un grand article sur le côté de la société vu dans le livre, n'était pas d'accord sur ma présentation des choses. Il était réservé vis à vis de beaucoup de choses dans le livre. Par contre, il y a eu des articles très favorables, par exemple, Abdelkader Djeghloul a fait deux articles sur « Haras de femmes », très satisfaisants pour moi.

B.Z. Amin, as-tu appris le français à l'école ?

A.Z. Oui, à l'école, en Algérie.

B.Z. Tu as des relations avec l'Espagne aussi ?

A.Z. Oui. J'ai commencé l'apprentissage de l'espagnol en première année de sixième, au collège, et jusqu'à l'université. Puis j'ai fait des stages en Espagne.

B.Z. Maintenant, quelques mots d'un point de vue de lecteur ici en France ; je ne peux pas parler à la place des lecteurs français, mais je suis un lecteur français. Je t'ai dit à quel point ce livre m'a semblé intéressant parce qu'on peut le lire et le relire à plusieurs niveaux de lecture, avec des découvertes à chaque fois. Cependant, quelque chose m'a par moments quelque peu accroché. Il y a une fascination réciproque entre les gens du Sud, de ce Sahara du roman, et ceux du Nord qui y débarquent pour tourner un film. Mais je me demande si la civilisation occidentale n'est pas trop montrée à travers les 4 X 4 et le Coca Cola. Je crains simplement que ça ne corresponde à une vision peut-être établie, notamment en Algérie, de l'Occident ; c'est un peu dommage. Cela correspond-t-il à une réalité, ma crainte est-elle fondée ?

A.Z. Qu'ai-je voulu dire dans ce chapitre où les Américains débarquent dans le désert ? L'idée était pour moi la suivante : on n'a pas besoin d'une culture de consommation de l'Occident. Malheureusement, on le voit avec ce qui se passe maintenant ; les Américains prennent conscience qu'ils étaient à côté pour le monde arabo-musulman. Ce chapitre dit un peu ce qui est la réalité c'est à dire que les Américains arrivent uniquement pour la banque. C'est la banque qui parle ; c'est l'argent qui parle. Je ne suis pas contre l'Américain mais contre l'argent qui parle. Je parle trois ou quatre fois du dollar mais je ne parle pas de l'Américain, je ne parle pas du réalisateur parce qu'il est caché derrière le dollar. Il donne des dollars pour les gens, pour des figurants mais, malheureusement, et jusqu'à maintenant il n'y a pas de contact vraiment avec les gens.

On a beaucoup perdu du côté de la France ; le pouvoir algérien est fait pour ça, pour bloquer ce rapport avec la France, mais l'autre côté ne s'investit pas suffisamment pour établir des rapports plus développés, malgré le pouvoir en place, à travers les canaux possibles -les centres culturels en Algérie, c'était magnifique mais malheureusement il n'y a pas assez d'investissements dans ce domaine. L'Algérien n'a pas besoin uniquement de produits de consommation, mais aussi de produits de réflexion, d'histoire...

B.Z. C'est clair. Ma crainte actuelle, simplement, c'est que plus je connais les sociétés du Maghreb et celles de l'Europe, la française (laissons-là les Américains) plus je constate la méconnaissance des deux côtés. Il y a des images toutes faites qui fonctionnent, mais des deux côtés. Là il y a quelque chose à dépasser.

A.Z. C'est vrai.

B.Z. Il est vrai aussi que autant les gens du sud, leur culture ne se réduisent pas à des démonstrations folkloriques comme celles mises en scène pour les besoins du film dans le roman, autant la culture française, ce qu'il y a de ce côté-ci de la Méditerranée ne se réduit pas non plus à du Coca Cola. Dans les deux sens il y a à approfondir une connaissance réciproque. Or ce livre là, et c'est son intérêt, n'est pas très facile et parce qu'il n'est pas très facile, il est susceptible d'aider à cette connaissance en profondeur par toutes les questions qu'il permet de soulever.

A.Z. Tu sais, en Algérie. nous voulons vivre dans le sud et dans le nord. Si nos amis les Américains viennent pour partager avec nous la vie et l'économie et la culture, comme les Français, alors partageons-les ensemble. C'est dur.

B.Z. Je pense que ce doit être plus difficile pour les Américains d'y arriver.

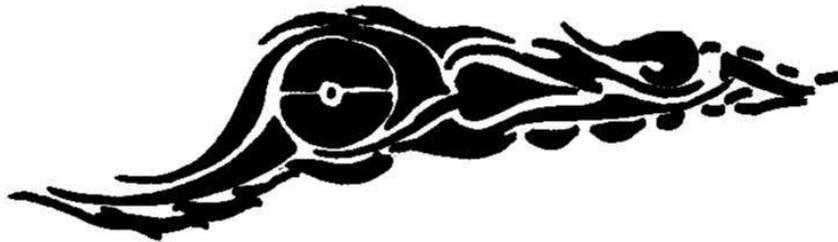
Enfin, que veut dire Hager, le nom de la narratrice ?

A.Z. Hager c'est la voyageuse.

B.Z. Et Jazia, l'autre nom que lui a donné sa mère ?

A.Z. C'est un personnage dans les contes berbères, une jeune fille qui a eu les yeux du loup.

Bernard Z.



## LES CONTES DU MAGHREB

Les contes sont un merveilleux moyen de prendre conscience, à travers leur universalité, des points communs entre nos cultures de chaque côté de la Méditerranée

NORA ACEVAL, "L'ALGERIE DES CONTES ET LEGENDES"

HAUTS PLATEAUX DE TIARET

*Edition Maisonnneuve et Larose, INAS, 2003.*

Nora Aceval, née sur les Hauts Plateaux de Tiaret, a recueilli ces contes de la voix des conteuses de ce pays, souvent la voix de sa mère. Elle les a traduits dans une langue simple et belle. Elle a parfois conservé en arabe des expressions courantes de la vie quotidienne et les formules d'introduction et de clôture du conte. Ce travail d'écriture permet de situer les récits dans leur culture d'origine, d'en pénétrer le sens et de nous faire accéder directement à un monde quotidien et fantastique.

Si on retrouve le schéma universel des contes merveilleux avec le triomphe du plus faible sur le plus puissant, de l'intelligence sur la force brutale, violence du monde et subtilité de l'esprit, c'est une chronique villageoise qui nous est offerte avec ses personnages et ses traditions. On y rencontre le sultan et le grand vizir, de jeunes princesses « toutes plus belles les unes que les autres », mais aussi paysans, mendiants, voleurs, un petit peuple affamé qui prend la route en quête de nourriture, survit grâce à la tradition de l'hospitalité et du « don ». Lions, singes, fourmis, éléphants, autruches, coqs, loups, etc... interviennent dans ces cheminements tragiques. Des ogres et des ogresses croisent les humains, s'introduisent à leur insu dans les fermes, épousent, violent, dévorent et régurgitent leurs proies...

Mais dans cet univers s'expriment aussi la bonté, l'intelligence du cœur, l'honnêteté de la raison. Une chamelle peut protéger un jeune homme. Dans la fable « La fille et le lion », les mots qui blessent font plus de mal que le choc d'un caillou lancé brutalement. Dans un autre conte, le sultan dit à sa jeune épouse : « Je dois admettre que tu es vraiment subtile et que tu me dépasses en sagesse. »

Ainsi dans la diversité des aventures, dans l'errance des destinées, se dessine peu à peu l'image fascinante et poétique d'un peuple et de sa terre.

Monique L.

## INTÉRÊT DU CONTE

On trouvera ci-dessous quelques observations et idées issues de la réflexion collective de l'Association « Coup de Soleil en Essonne ». Celle-ci a pour objectif de renforcer, par l'action culturelle, les liens entre les différentes composantes d'origines française et maghrébines de notre société.

1° Un problème actuel de l'Ecole républicaine :

La diversité des origines, des cultures ;  
d'où la nécessité d'ouvrir à l'école des « espaces transculturels » qui facilitent pour les enfants d'origine étrangère la prise en compte par l'école de leur culture d'origine et pour ceux de culture française leur ouverture à des cultures qu'ils méconnaissent souvent.

A la base, établir une communication entre tous les enfants, un respect commun de leurs différences et aller à la découverte de l'universalité des contes : la pratique du conte est une des façons de poursuivre cet objectif.

2° Universalité du conte :

Sous des « habits divers » on découvre les mêmes personnages au Maghreb et en Europe d'un bout à l'autre, et en Russie, etc..... : Cendrillon, le Petit Poucet, l'Ogre et l'Ogresse, etc. Le conte propose toujours une énigme : « non-dit », devinettes, comportement apparemment étrange... Le conte comprend une valorisation du plus petit, du plus faible, du plus dépourvu ; le héros est un modeste : c'est « le simplet », le « méprisé » qui l'emporte.

Les questions qui surgissent appellent une remise en question du système social et scolaire traditionnel.

3° La langue particulière des contes :

Le conte appartient à la langue orale, cette langue parlée est, paradoxalement, une introduction subtile à la langue littéraire. C'est une langue parlée mais poétique, rituelle, rythmée ; c'est une introduction au non-dit.

4° Cela impose une pédagogie particulière :

Le silence de l'adulte, à l'écoute des enfants ;  
une communication horizontale entre les enfants ;  
la multiplicité des interprétations possibles et des interprétations impossibles, c'est à dire des lectures critiques (pour aller vers le développement de l'esprit critique) ;

l'absence de conclusion ;

l'appel à la créativité (graphisme, jeux dramatiques, recherches, collecte des contes, etc.....)

le conte permet d'ouvrir un espace où ce n'est pas toujours le prix d'excellence qui est le plus créatif.

Le conte peut être un moyen parmi d'autres d'ouvrir le système scolaire français à la diversité des cultures.

Monique L.

Nous nous en sommes tenus délibérément aux domaines maghrébin et oriental.

1° Mouloud MAMMERI, « Contes berbères de Kabylie », Pocket Junior, 1996.

Ouvrage facilement trouvable, dans une collection de poche. Huit contes recueillis et transcrits par un des grands maîtres en la matière Mouloud Mammeri, romancier et ethnologue algérien (mort en 1989). Le livre comporte un « Entracte » conçu par Annie Collognat, comprenant des jeux, énigmes et devinettes basés sur les contes, et des extraits de textes « pour en savoir plus », particulièrement éclairants sur la question.

**2° « Contes merveilleux de kabylie », Narrés par ‘Amor ben Moh’hamed ou ‘Ali de Taoudouchth, recueillis par Auguste Mouliéras en 1891. traduits et présentés par Camille Lacoste-Dujardin. Edisud/ »Bilingues » (kabyle/français), 1999.**

Ouvrage plus « scientifique », par une spécialiste du domaine berbérophone. Le lecteur curieux sera particulièrement intéressé par la présentation et la postface de Camille Lacoste-Dujardin. La première évoque les conditions assez extraordinaires dans lesquelles Auguste Mouliéras recueillit ces contes, à Oran, et devint par là-même un des premiers rapporteurs en France de la culture orale des Kabyles. La postface, très lisible comme la présentation, se donne modestement comme « quelques remarques » sur ces contes ; elle en révèle en fait l'intérêt sociologique et culturel de premier ordre.

**3° Rabah BELAMRI, « Contes de l'est algérien », La Rose Rouge, Editions Publisud, 1990.**

Dix contes populaires algériens recueillis par le poète aveugle en 1980, à Bougaâ (vallée du Guergour) et traduits par lui de l'arabe dialectal. Une petite présentation sans prétention dit judicieusement « qu'au delà de l'agréable magie du récit, se profile l'instrument éducationnel de la société laborieusement édifié sur l'assise de ses innombrables traditions... »

**4° Catherine ZARCATE, « Le loukoum à la pistache et autres contes d'Orient », Editions Syros, 2000.**

Pour sortir du domaine maghrébin et comparer. On a noté la typographie très « travaillée » qui correspond, nous met en garde l'éditeur, à « une interprétation parmi d'autres » !

Bernard Z.

*Le 25 février 2003 s'est tenue une rencontre entre Monique Leclercq et des animateurs des Centres de Loisirs de Montgeron, à la Bibliothèque municipale.*

*L'objectif était de préparer la venue de Nora Aceval, conteuse de tradition bédouine, et de réfléchir sur la pratique du conte maghrébin avec des enfants issus de l'immigration.*

Les échanges ont porté d'abord sur la spécificité des Centres de Loisirs, lieux privilégiés pour des échanges interculturels, lieux plus libres que l'espace scolaire (pas de programmes prédéterminés, pas de contrôles de connaissances, pas d'examens...)

L'imagination, le jeu, la créativité sous toutes ses formes permettent une autre approche des enfants. Leur fragilité, leurs blessures, leurs rêves, leurs besoins s'y révèlent spontanément. Les récits des animateurs sont passionnants lorsqu'ils évoquent le pouvoir de l'imagination dans la vie de ces enfants et leur adhésion totale aux histoires racontées.

Ceci nous conduit tout naturellement à la pratique du conte. Son caractère universel - mêmes récits d'amour et de cruauté, d'épreuves, de souffrances, et souvent de triomphe du faible sur le puissant- explique l'impact qu'ils ont sur tous les publics.

Ici, à l'écoute de contes maghrébins, les enfants peuvent se sentir spécialement concernés dans leur vie quotidienne et leurs traditions familiales.

Après le passage du conteur, certaines activités sont souvent proposées : on peut faire dessiner, mimer, jouer, cuisiner, mettre en scène... Ces pratiques sont susceptibles de créer des liens entre les animateurs, les enfants et leurs parents.

Tout à coup, une proposition semble intéresser le groupe malgré les difficultés qu'elle suppose : réaliser une collecte des contes qui circulent actuellement dans les familles maghrébines à Montgeron. Ce serait dans l'histoire de la Ville et l'histoire de l'immigration un lien entre les deux cultures qui actuellement coexistent. Cette année, les projets des Centres de Loisirs sont déjà définis et mis en place, mais peut-être l'année prochaine...

Simple préambule à la venue d'une conteuse et à d'autres rencontres autour du conte, cette réunion s'est déroulée dans une atmosphère chaleureuse avec la présence de Madame Gérard, la bibliothécaire de Montgeron, que nous remercions.

Monique L

**Haroun Rachid, le Sultan, p 29 et 30 de "L'Algérie des contes et légendes"**

*Voilà comment le Sultan Aroun Rachid devint "le teigneux à la panse"*

On raconte que régnait, jadis, un grand Sultan qui s'appelait Haroun Rachid. Sa beauté était incomparable, mais sa sagesse était encore plus grande. Il est même dit qu'il possédait un anneau magique et qu'il pouvait converser avec l'invisible. On raconte aussi comment il s'était exilé à la suite d'un songe. Un ange lui était apparu pendant son sommeil et lui avait annoncé :

- Haroun Rachid ! Tu dois vivre sept ans de malheur. Tu as le choix pour accomplir ce destin. Tu peux vivre ces sept années de malheur tout de suite, tant que tu es jeune, ou plus tard lorsque tu seras vieux.

Toujours en songe, le Sultan réfléchit et prit sa décision.

- Je prie Dieu afin qu'il m'accorde de vivre ces sept années de malheur pendant ma jeunesse car je crains de ne pouvoir les assumer pendant ma vieillesse.

À son réveil, Haroun Rachid pria Dieu et essaya d'interpréter son rêve. Le soir suivant, un autre songe lui apparut où l'ange lui ordonna :

- Dès demain, il te faudra commencer ta nouvelle vie. Tu dois quitter ton palais et ton pays pour entreprendre un long voyage.

Il n'y avait plus de doute, le Sultan devait se soumettre à son destin. Il se prépara, laissa des instructions à son fidèle vizir et prit la route en emportant sur le dos d'une mule deux coffres.

Deux coffres d'or pour un roi tel que Haroun Rachid représentaient le dénuement! Il s'en alla et marcha, marcha... Il entra dans un pays, sortit d'un autre pays, entra dans un pays, sortit d'un autre pays...

Un jour, épuisé, il s'arrêta au bord d'un oued pour reprendre son souffle. Soudain, pendant qu'il se reposait, il vit s'enfoncer peu à peu dans la terre sa mule chargée de ses coffres. Il courut, se jeta sur les rênes et tenta de la retenir. Rien n'y fit. Il tira sur les cordes et les chaînes qui maintenaient les coffres d'or mais tout s'engloutit sous ses yeux . Les chaînes se brisèrent et Haroun Rachid, désarmé, vit ses richesses disparaître. Il comprit que rien ne pourrait arrêter son destin et que ses sept ans de malheur venaient de commencer.

Résigné, il alla au devant d'un berger qui faisait paître son troupeau de moutons. Il le salua et lui proposa:

- Ô toi , honorable berger ! Accepterais-tu mes somptueux vêtements contre un agneau et ta djellaba usée? De cet agneau, je ne prendrai que la panse et les boyaux, je te laisserai le reste.

Le berger se réjouit:

- Eh bien ! Il faut croire que Dieu a décidé de m'habiller et de me régaler de viande. C'est mon jour de chance.

Après cette réflexion, l'homme sacrifia l'agneau , le dépeça et enleva la panse et les boyaux qu'il donna à l'étranger. Bien évidemment, le pauvre berger ignorait qu'il avait devant lui le grand Haroun Rachid. Il l'avait pris pour un riche marchand qui avait perdu la tête. En effet il l'observa avec curiosité lorsqu'il le vit saler la panse et la plaquer sur sa tête pour recouvrir ses cheveux. On aurait dit un teigneux. Ensuite, il enroula le boyau autour de son front en guise de turban et reprit sa route.

Partout où il passait, les gens l'appelaient: "Lagraâ Boukercha"(le teigneux à la panse)...

*Vernissage de l'exposition de Calligraphies maghrébines*

Salle Jean Hardouin, Montgeron, 22 mars 2003



« Faire de la calligraphie n'est pas faire de l'écriture, c'est faire du dessin, on doit s'exprimer... On tient le calame comme on tient le pinceau. » Brahim Zerouki.

Je vais vous soumettre deux ou trois idées.

Il y a peu de calligraphes maghrébins, particulièrement en Algérie ; j'ai eu la chance, étant enfant, de travailler avec un calligraphe pendant huit ans. D'un groupe de plusieurs enfants qu'il formait gratuitement, je suis le seul à m'être accroché à ce travail. Je fréquentais par ailleurs l'école française et je me suis donc trouvé en face de deux écritures, l'une s'écrivant de gauche à droite et l'autre de droite à gauche. Assez rapidement j'ai essayé de voir le lien qui pouvait exister entre ces deux écritures que je commençais à posséder.

Tout d'abord, quelques mots sur le sens du mot « calligraphie ». En français, il est d'origine grecque ; « graphie », l'écriture, et « calli », de callos : beau. Calligraphie signifie donc « la belle écriture » ou « la beauté de l'écriture ». Mais quand on dit « la belle écriture » cela veut dire qu'il y a aussi une écriture qui n'est pas belle... Il y a donc une différenciation présente lorsqu'on regarde la calligraphie.

Le mot arabe pour la calligraphie est « al khatt », ce qui veut dire le trait ou le tracé, donc là il n'y a pas de notion de beau ou de laid. Cela m'est apparu de suite important, fondamental du point de vue des différences de civilisations. Par ailleurs, j'ai aussi vu que l'écriture arabe était de caractère sacré. Le Prophète était analphabète, vous le savez ; l'Islam dit qu'il a eu une révélation transmise par l'ange Gabriel qui lui a demandé de « réciter », sachant qu'il ne savait ni lire ni écrire. Le Prophète lui a répondu une première fois « je ne sais pas réciter », puis une deuxième fois comme l'ange insistait. Après la troisième demande, il a commencé à réciter les versets du Coran. L'Islam dit par ailleurs que Dieu a aussi enseigné par le calame, le roseau avec lequel on travaille à la calligraphie. On fait remonter cela loin en arrière, au Prophète Hénoch\* (en arabe Idriss) qui le premier reçut le calame ; reçu de Dieu ce dernier eut un caractère sacré... Donc, avec l'écriture arabe on ne sort pas du sacré, ce qui n'est pas le cas avec l'écriture française.

Dans ses origines, cette dernière tient des caractères latins. Au Moyen-Age, en 789 précisément, Charlemagne demanda à son éminence grise, qui s'appelait Alcuin, de codifier une écriture, parce qu'il voyait quels progrès intellectuels

faisait le monde oriental musulman où tout le monde savait écrire alors. La codification, c'est le dimensionnement des lettres, leur division en traits (vertical, horizontal, oblique, arcaturé...), le sens de leur tracé, les espaces entre les lettres, entre les mots, entre les lignes... Jusque là, en Europe existait une écriture qui n'était pas codifiée et variait selon les régions. De cette volonté de codification est née la nouvelle écriture européenne, la caroline.

A la même époque, au Maghreb, s'est mise en place une écriture, avec des traités de calligraphie qu'on trouve aussi au Moyen-Orient, en Mésopotamie notamment, le berceau de l'écriture.

La calligraphie arabe vient du sacré et va vers le profane. La calligraphie européenne, la caroline et celles qui ont suivi, la chancelière, la gothique... ont fait un chemin inverse, du profane vers le sacré. Les premiers grands textes calligraphiés au Moyen-Âge sont des évangéliques de caractère sacré. Nous avons donc deux démarches opposées.

Un mot encore à propos des techniques. Nous avons le papier, l'encre et le roseau pour écrire. Toute une mythologie tourne autour du roseau ou du bambou, qui bien souvent se confond avec la mythologie occidentale antique. Par exemple, un jour la nymphe Syrinx, poursuivie par l'odieux dieu Pan, se transforma en roseau au moment où il allait se saisir d'elle... Dès le départ, le roseau contient l'idée de beauté... Les calligraphes ne sont pas seuls à retenir cela, les musiciens aussi. Le calame en général est décrit comme un être humain, il a une peau, le côté imperméable du roseau, il a une chair, on le taille d'une certaine façon, avec une tête, deux dents taillées avec une certaine incision entre elles, celle de droite étant réputée « sauvage » et l'autre « humaine »... Le calame est un instrument qu'aujourd'hui encore tout le monde peut se fabriquer : l'enfant le taille lui-même en allant à l'école le matin, et après la séance de travail il jette le roseau, et il refait la même opération le lendemain. Un instrument à la portée de chacun donc.

Pour l'encre c'est la même chose. On trouvait plusieurs sortes d'encres de l'Atlantique à la Chine, dans la partie du monde islamisée, mais à la base il y a une encre organique. Elle comporte deux éléments : le charbon que l'on écrase très finement et l'eau. On a vu d'autres encres par la suite mais aujourd'hui encore les meilleures encres sont les encres organiques. Les calligraphes ont des secrets, certains ajoutent une petite quantité de jaune d'œuf dans l'encre, d'autres un peu de gomme arabique mais le composant essentiel est le charbon qu'on obtient en brûlant du bois de qualité, du chêne bien souvent ou des noyaux de dattes dans le Sahara, ou en Espagne des épiluchures de grenade ou de noix... Au Moyen-Orient, on fait brûler des chiffons et on récupère la suie sur de la céramique placée au-dessus de la fumée ; la suie n'a pas besoin d'être écrasée, on la mélange à l'eau... Ce deuxième élément, l'encre, est aussi à la portée de tous donc, et cela explique la facilité avec laquelle ces techniques se sont répandues.

Pour le troisième élément, le papier, c'est aussi facile, je l'ai vu faire. Il ne s'agit pas du papier que nous fabriquons aujourd'hui, avec de la pâte de bois et des encollages en résine synthétiques, mais de papier de chiffon. On coupe des chiffons en tout petits morceaux qu'on met à tremper dans un bain d'eau, quelquefois un lait de chèvre. On obtient une espèce de mélasse que l'on recueille comme dans les moulins à papier aujourd'hui, qu'on étend de façon régulière sur une table et qu'on polit ensuite. On obtient ce magnifique papier de chiffon qu'on trouve dans les bibliothèques et qui a mille ans ou parfois

plus ; il se conserve parfaitement, ainsi que l'encre, surtout dans des régions comme le Sahara de climat très sec, sans champignons.

Ces trois éléments très simples à obtenir ont fait qu'on a eu un développement extrêmement rapide de l'écriture dans le monde musulman, avant que l'Europe soit emportée dans ce mouvement. Le Moyen-Age, du 8<sup>ème</sup> au 10<sup>ème</sup> siècle, est une grande période de ce point de vue, mais il ne faut pas croire que la calligraphie régresse avec le développement technique, au contraire. Les inventions de l'imprimerie, de la machine à écrire, celle de l'informatique n'empêchent pas la calligraphie de continuer. A chaque pas réalisé, elle perd un côté matériel (ce dont on avait besoin dans l'administration) mais elle gagne du côté esthétique et spirituel.

**Voici ci-dessous les réponses apportées par Brahim Zerouki à quelques questions posées par le public à la suite de son bref exposé.**

1° Sur la calligraphie maghrébine.

Nous avons deux grandes traditions au départ. Vous savez que c'est en Mésopotamie que l'écriture est apparue, la cunéiforme d'abord. La Mésopotamie nous a envoyé deux types d'écritures. Une écriture mise en place dans la ville de Kûfa en Irak (il y a un débat là-dessus) ; on l'appelle « écriture coufique ». C'est une écriture qui a une réglure, c'est à dire une ligne de base très rigoureuse avec des angles droits et qui ne comporte pas d'arabesques. Deuxième écriture, appelée « nassir », qui est une cursive, toute en arabesques et qui a un côté populaire. La coufique a servi beaucoup au premier Coran et dans les architectures. Ces deux écritures ont été en compétition, certains soutenaient que c'est la cursive qui est plus proche de ce qu'est l'Islam dans son essence.

Les Maghrébins, ceux d'avant l'Islam comme d'après, ont eu toujours vis à vis de la ville, notamment de la ville importante, une certaine réserve sinon une certaine opposition. Ils n'étaient pas pour un monde rural absolu mais pour quelque chose de plus équilibré. Ils ont retenu de l'Islam une solution moyenne, assez proche du bouddhisme d'ailleurs, et ils ont fait avec la calligraphie comme avec la politique face aux différents courants politico-religieux qui leur arrivaient du Moyen-Orient : ils ont fait une synthèse, tout simplement, entre le coufique et la cursive. Cette synthèse a donné des réussites parfaitement merveilleuses au Maghreb où deux règles importantes étaient à respecter : la grande tradition des ancêtres et les valeurs nouvelles de l'Islam.

Je suis inspiré par cette tradition maghrébine qui apparaît dans les calligraphies exposées ici, par exemple avec des courbes qui n'apparaissent jamais dans la calligraphie du Moyen-Orient, et qui rappellent l'arcature de plein-cintre de l'architecture du Maghreb.

Au Moyen-Orient nous sommes dans une tradition citadine, en Mésopotamie, au bord du Nil, ou dans les oasis iraniennes, avec une tradition ancienne, monarchique et féodale. Une page calligraphiée étant une image de la société dans laquelle on vit, nous trouvons dans les écritures moyen-orientales des formes extrêmement contrastées, des structures, des différenciations... Au Maghreb, nous avons autre chose ; nous n'y connaissions pas de tradition

monarchique ni féodale ; la calligraphie y présente des traits réguliers d'où sont absents les grands contrastes.

2° L'interdiction de la représentation du vivant n'a-t-elle pas joué un rôle important pour le développement de la calligraphie comme objet d'art chez les Musulmans ?

Une remarque d'abord : la calligraphie dans le monde musulman est le premier des arts, plus important que l'architecture, plus important que la peinture, plus important que la musique.

Ensuite, il n'y a pas eu vraiment interdiction de la représentation humaine dans le Coran, si on le lit attentivement. Il est vrai que le Prophète en s'adressant aux créateurs leur disait : vous devrez rendre compte un jour aux formes que vous avez créées sans leur avoir donné une âme... Donc l'idée est bien que ce n'est pas à Dieu qu'il faudra rendre compte mais à ces objets là, qu'on a créés imparfaits.

Il y a eu des Ecoles de représentations dans le monde musulman, les premières miniatures européennes ont puisé dans les miniatures musulmanes, à partir de la migration en Europe de moines venus d'Egypte jusqu'en Irlande, puis de là à Saint-Omer, en Suisse, à Saint-Gall... Des Ecoles de miniatures se sont tenues de façon discontinues au Maghreb, de façon continue en Iran, la Mésopotamie aussi en a eues. La représentation humaine était là ; c'était en accord avec l'Islam parce que si elles sont très réalistes et rendent les sentiments avec beaucoup de force, elles restent des représentations, des « miniatures », des caricatures même, et elles ne prétendent pas à l'imitation de la nature. Cependant, les Maghrébins, qui connaissaient bien les images ou sculptures d'Orient, d'Egypte ou d'Occident, ne se sont pas beaucoup arrêtés à ces formes, préférant la « voie moyenne » proposée par le Coran.

\* Hénoch (livre d') Apocryphe biblique des 2<sup>ème</sup>-1<sup>er</sup> siècles.



## CONFERENCE – DEBAT

HABIB TENGOUR

Habib Tengour est né dans l'Ouest algérien, à Mostaganem.

Sociologue, anthropologue, mais aussi poète, homme de lettres, il partage sa vie entre l'activité universitaire et l'écriture.

Il est un exemple de cette génération d'écrivains algériens de langue française qui a assimilé et dépassé le double héritage arabo - musulman et occidental européen pour s'ouvrir à l'exploration du monde.

Le mode poétique est son expression privilégiée, qu'il s'agisse de poèmes comme La sandale d'Empédocle (un sage anarchiste) dont la nouvelle version fait l'objet d'une réédition, sans parler des poèmes traduits de l'arabe du grand poète irakien Youssef Saadi,

ou de récits en prose comme : Le vieux de la montagne, Sultan Galiev, ou L'Épreuve de l'Arc

Dans ces œuvres, le récit est porté par une écriture automatique dans la veine des surréalistes; le récit est traversé en permanence par un télescopage des époques et des lieux. Le présent est mis en relief par des références à l'histoire, à des genres littéraires anciens.

Un souffle lyrique, épique, venu de la tradition poétique arabe imprègne cette production littéraire.

Les fictions, romans sont également d'une écriture originale et très attachante

En 1997, Les gens de Mosta, (un clin d'œil aux gens de Dublin de Joyce)

Plus récemment Le poisson de Moïse, cette fiction écrite bien avant le 11 septembre, est une clé pour mieux comprendre comment des jeunes issus de milieux socio-économiques très différents ont pu s'embarquer dans des aventures d'activisme islamiste.

Mais l'homme de lettres ne peut être séparé de l'universitaire.

Après un début de carrière à l'université de Constantine, Habib Tengour est aujourd'hui maître de conférences à l'université d'Evry val d'Essonne, chargé de cours en anthropologie à Paris VII, chercheur associé dans différents laboratoires de Paris d'Evry et d'Oran.

Dans des travaux récents ou en cours, Habib Tengour s'appuie sur des récits de vie pour décrypter la construction de la mémoire collective ; il le fait depuis 1992 pour le monde de l'immigration algérienne.

Parmi les axes de recherche récents et à venir une recherche menée sur le couple exclusion / intégration à l'échelle de l'Europe ; sur le processus d'intégration culturelle et sociale au regard de la notion de citoyenneté...

Toutes ces facettes, de l'homme, du chercheur, du sociologue-anthropologue font de Habib Tengour, celui qui était sans doute le plus à même de nous aider à sortir des poncifs et des idées reçues, sur une question de société tout à fait importante :

Comment évolue le statut social, la place et l'importance des femmes de France issues de l'immigration maghrébine dans leurs relations familiales et extra familiales dont un nouveau chapitre est entrain de s'écrire.

### Conférence – débat prononcée par Habib Tengour le 18 mars 2003

C'est en sociologue - anthropologue que, Habib Tengour décrypte les comportements, et nous fait voir comment la société issue de l'immigration maghrébine, "bricole" en permanence pour inventer des adaptations aux situations nouvelles. Il montre qu'elle puise dans son héritage culturel, tant dans son passé tribal que dans son identité musulmane.

#### **La femme et la préservation de l'honneur du clan.**

Habib Tengour se réfère à son travail sur la mémoire, sur les récits de femmes et s'appuie sur les travaux de Germaine Tillion. Cette dernière a montré que la position de la femme dans la société traditionnelle maghrébine est directement liée à la structure de type méditerranéen d'une société clanique ou tribale pré-islamique.

La société tribale berbère repose sur la division sexuelle du travail et des liens de parenté marqués - depuis le néolithique - par le patrilignage : c'est la parenté par le mâle qui domine. La femme est sous le contrôle masculin. L'honneur est porté par la virginité de la femme ; de son comportement va dépendre l'honneur du groupe. Le garçon défendra l'honneur, le nif (nez) ; couper le nez c'est enlever l'honneur ! Les filles sont élevées dans la pudeur (la "hachma"). Elles ne soutiennent pas le regard du père. L'honneur du clan dépend de ses femmes. Il ne peut y avoir d'insulte que par les femmes. L'honneur concerne le groupe c'est une notion structurante. L'éducation des filles va veiller à leur apprendre à préserver cet honneur, et celle des garçons à le défendre. L'important c'est la publicité donnée à la chose; si la faute n'est pas connue de tous, l'honneur est sauf. Cette référence au lignage, à la généalogie qui structure fortement le milieu rural, s'estompe chez les citadins, où la structure dominante devient la famille, la maisonnée.

#### **L'apport de l'Islam.**

Dans cette société, l'irruption de l'Islam est d'abord un choc, puis l'Islam s'impose. Qu'apporte-t-il ?

Le rôle de la femme dans la société s'affirme. Sur le modèle biblique, c'est elle qui va transmettre les valeurs et être la "gardienne" de l'Islam.

Dans les villes, elle est plus active; elle pourra faire du commerce, participer à la vie intellectuelle; prendre sa part dans le rayonnement spirituel (cf. place des femmes dans la mystique musulmane).

L'Islam introduit l'importance du voisinage, de la fraternité. Contrairement au lignage, qui engendre la violence (pour la défense de l'honneur), l'Islam recommande au musulman la voie moyenne.

#### **Comment se situe chacun des trois pays du Maghreb dans cette évolution?**

Au Maroc, dualité : le monde des tribus(lignage), les médinas(Islam).

En Tunisie : pays où les villes sont nombreuses ; les structures tribales sont moins marquées.

En Algérie : où le pouvoir central a été faible historiquement, le système tribal est fort. La colonisation va bloquer la capacité d'évolution de la société: pour ne pas perdre son identité, ses valeurs, on se réfugie dans l'honneur et dans la religion.

C'est l'émigration ouvrière (kabyle en particulier) qui fera pénétrer les idées nouvelles (droits des peuples, socialisme, démocratie, droits de la femme...) au cours de la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle.

### **La place de la femme entre modernité et tradition :**

Sur la place de la femme, les idées bougent dans les années 20-30, puis après dans les 50 : Messali Hadj, (MNA), Bourguiba (le statut de la femme).

En 1947 le roi du Maroc fait sortir sa fille sans le voile. Mais le FLN ne poussera pas à l'émancipation : "la femme doit porter le haïk", dit-il.

Après les indépendances, la place de la femme dans la société du travail devient de plus en plus importante. **Comment vont réagir ceux qui restent attachés au code de l'honneur ? Et ceux qui mettent au premier plan la référence à l'Islam ?**

Les combats aujourd'hui se positionnent par rapport à deux extrêmes : ceux qui prônent l'égalité des droits pour la femme, et ceux qui militent pour l'application intégrale de la charia.

En Algérie : pendant la période coloniale, le code Napoléon est appliqué, mais on préserve la tradition par le statut de l'indigénat (statut personnel qui régit le mariage, l'adoption, l'héritage...). En 1962, on maintiendra ce qui existe... "en bricolant".

Puis la loi de 1984 marque la victoire de la frange islamiste du FLN : infériorité du statut de la femme.

### **Comment évolue la situation de la femme chez les émigrés?**

Les problèmes n'ont commencé à se poser qu'à partir des années 70 avec l'arrivée des familles. Les parents qui s'installent en France arrivent avec leur modèle éducatif, pensant qu'il va naturellement pouvoir se perpétuer. Ils ne réalisent pas qu'ils ne sont plus dans un milieu où l'action éducatrice est assumée par le groupe comme dans le village maghrébin. Et la transmission des valeurs se fait mal. La fille n'accepte plus d'être ramenée de force au village pour être mariée au sein du lignage. Il n'y a plus de consensus. Alors le père est désorienté ; il se réfugie dans le mutisme....

Progressivement, on renoncera à faire du lignage la valeur suprême, pour se focaliser sur l'Islam. L'important c'est que les enfants créent des foyers musulmans, mêmes par le biais de mariages mixtes pourvu que le conjoint étranger se convertisse à l'Islam. Le mythe du mariage "idéal", celui qui amène à se marier entre cousins, s'estompe.

### **La crise identitaire, quelle issue?**

La situation s'est détériorée au cours des années 60 à 80. Jusque là les maghrébins vivaient relativement dispersés et donc plus en lien avec l'ensemble de la population française. Depuis la ghettoïsation l'emporte dans les cités où prédominent maghrébins, africains, et éléments les plus pauvres de la population française. Ces maghrébins ghettoïsés subissent de plein fouet la crise économique sévère, la perte des illusions (plus d'espoir de "retour au pays"; fin de l'utopie sociale, la chute du Mur), perte des repères. Les émigrés fraîchement débarqués, souvent d'origine rurale, ont conservé un attachement fort à l'honneur.

Et comme dans les cités, où l'on est sous le regard de tous, en huis clos, on voit se renforcer le rôle des grands frères, qui s'instituent gardiens de l'honneur au

détriment des pères dépassés, disqualifiés. Mais là, le système tribal est perverti.

C'est là que les intégristes vont avoir la partie belle: Ils proposent un ancrage dans des valeurs – celle d'un Islam qui semble marier modernité et tradition – qui permette de dépasser cette référence clanique, obsolète.

### **Aujourd'hui**

Pour une majorité de ces femmes de France issues de l'immigration et quel que soit le degré effectif de pratique observée, la religion musulmane, indéniablement est un élément important dans la reconstruction de leur identité. Une insuffisante prise en considération de cette donnée identitaire parce qu'on ne la comprend pas, et aussi la crainte d'une remise en cause de la laïcité, génère, de la part de nombreux français une attitude réservée, voire hostile, qui favorise dans ces populations une tendance au repli, que les intégristes mettent à profit.

## **RÉSUMÉ DES DÉBATS**

Débats riches, animés qui ont permis à Habib Tengour d'approfondir certains aspects de son intervention.

Bernard Z. : Toute cette analyse, si riche et éclairante n'est-elle pas et c'est bien dommage, le plus souvent méconnue, en particulier des élus, des enseignants, éducateurs ?

Habib T : Après 62, la France a tourné la page, et depuis une trentaine d'années les études sur le Maghreb et le monde arabe ne font que régresser. Situation tragique pour toute une partie de la population française qu'on coupe de la compréhension de ses origines, et de son histoire, c'est dommageable pour la cohésion de la société française puisqu'on abandonne le terrain aux intégristes qui reformulent l'histoire, la culture...

### **Habib T répond à une question sur les femmes et l'honneur.**

Dans le rapport au lignage, c'est sur les femmes que tout repose, mais non en tant qu'individu. C'est en tant que génitrice qu'elle est reconnue; sur elle repose la pureté du lignage. Sur elle repose l'honneur du groupe.

Pour l'Islam, la femme est la gardienne de la transmission religieuse. La femme a une place particulière : ( "l'Islam a commencé avec les femmes et se terminera avec les femmes" ).

Kamel B : Les islamistes sont favorables au libéralisme sur le plan économique. C'est par le statut de la femme qu'ils veulent se positionner avec véhémence pour se démarquer des autres musulmans, et au passage ils redonnent force à la sauvegarde de la virginité.

Habib T : L'important c'est la publicité qui risque d'être faite sur la virginité ou l'inconduite de l'épouse, de la sœur.. plus que la réalité des faits. Exemple de l'enfant "endormi" 2 ans dans le sein de la mère : subterfuge inventé par les juristes pour que l'inconduite de l'épouse ne déchaîne pas la violence.

Bernard Z : L'enjeu capital pour le statut de la femme, c'est de savoir aujourd'hui comment va être interprété l'Islam..

Habib T : Je suis optimiste. Les musulmans de France se trouvent aujourd'hui au cœur de la modernité européenne; ils s'adapteront à cette modernité ; le modèle archaïque des talibans a peu de chances de l'emporter.

Georges M : la position des islamistes n'est -elle pas un réflexe de survie d'une minorité (cf. les protestants et les juifs par rapport aux mariages mixtes) qui se réfugie dans le repli communautaire ?

Habib T: Pour le musulman le métissage est une valeur, pourvu que l'étranger du couple mixte se convertisse à l'Islam...

### Questions sur le voile :

Habib T: Le port du voile ne résulte pas d'un dogme religieux. C'est un problème social sur lequel il convient de ne pas se crispier. ( affirmation identitaire qui peut n'être que provisoire)

Deux points par contre sont importants et doivent trouver une solution car ils entrent en conflit avec la modernité :

- L'attitude négative de l'Islam sur l'adoption
- L'inégalité des filles avec les garçons dans l'héritage

Mais je ne doute pas que l'on trouvera une solution, dans le sens inverse de celui qui avait été "bricolé" pour déshériter les filles.(cf.: les Habous )

### **Il faut voir dans la revendication de pouvoir pratiquer l'Islam, le signe d'une intégration à la République française.**

Prenant le contre-pied des opinions reçues, Habib Tengour explique que tant que le travailleur maghrébin n'était en France que de passage, en transit, il pouvait "suspendre" ses obligations religieuses. Sa revendication de pouvoir pratiquer sa religion (avoir des mosquées, des boucheries hallal..) est une revendication identitaire légitime, il est français, intégré :

Il doit pouvoir comme tout autre citoyen exercer son culte.

Elio et Lucie C.

## LE "JE-NOUS" DE FATMA<sup>1</sup>

INTRODUCTION à l'article de **Habib Tengour** paru dans le n°5 des Cahiers de sociolinguistique de l'Université Rennes2, sous le titre " **Histoire de vie et Dynamique langagière**":

Fatma m'a dit qu'elle dit souvent à sa fille aînée : "Si j'étais lettrée, j'aurais écrit un livre sur ma vie." Pourtant, à raconter, Fatma éprouve des difficultés. Elle hésite à parler. Elle masque ses réticences par le rire. Elle esquivé le(s) problème(s) que lui pose le récit de sa vie en évoquant les failles de sa mémoire et le peu d'intérêt que présente son existence effacée. Elle n' a rien à dire qui puisse être retenu et elle ne sait pas bien dire. Elle n'a pas le don

---

<sup>1</sup> Je n'aborde pas ici le protocole de recueil de l'histoire de vie. Je tiens toutefois à signaler que Fatma, comme toutes les femmes que j'interroge à Massy et appartenant à la même classe d'âge et au même milieu populaire d'origine rural, ont des relations de voisinage avec ma mère ; beaucoup d'entre elles m'ont connu lycéen dans les années 60. Cette proximité n'est certainement pas sans influencer sur la configuration du récit : je suis non seulement l'homme à qui on ne raconte pas certaines choses mais aussi le fils à qui on rappelle des choses.

d'élocution mais, surtout, personne ne lui a appris à dire les choses. C'est du moins ce qu'elle répète sans cesse.

Il a fallu plusieurs rencontres et de longues discussions pour décider Fatma à parler de sa vie car faire la narration de ce qu'elle a vécu sous la forme d'une histoire est chose complètement nouvelle pour elle. Cela lui paraît incongru qu'un universitaire s'y intéresse, étant donné que sa vie n'a rien de remarquable. En effet, la tradition dans laquelle Fatma a grandi ne s'attache qu'à la vie du Prophète Muhammad<sup>2</sup> et des prophètes évoqués dans le Coran<sup>3</sup>, à celle des saints, grands mystiques de l'Islam ou thaumaturges locaux<sup>4</sup> et de quelques héros ayant défrayé la chronique (bandits d'honneur, guerriers, poètes, etc.) Dans cette tradition, où le colportage entremêle de façon originale scripturalité et oralité, tout récit est une histoire vraie qui a valeur édifiante. Il sert à inculquer des valeurs à celui qui écoute tout en entretenant la mémoire collective du groupe. Diverses modalités de la narration sont mises en œuvre où le souci de l'efficacité didactique s'intègre dans une esthétique qui reprend à son compte l'imaginaire du groupe. Un tel récit ne s'énonce pas n'importe quand, n'importe comment, n'importe où, devant n'importe qui.

Dans le salon de son HLM à Massy, Fatma n'est certes pas dans les conditions idéales du récit traditionnel. Cependant, à mesure qu'elle raconte, elle va effectuer, non seulement un travail de mémoire concernant les péripéties de sa vie, son déroulement, mais surtout un véritable travail de mise en forme de la narration dans lequel elle retrouve l'intonation de la voix, la cadence des mots, l'agencement des phrases, les citations. bref, tout ce qui permet au récitant traditionnel d'introduire l'auditeur dans une histoire et de s'y repérer malgré la fragmentation en moments disparates dans l'espace et dans le temps du récit même.

Cette histoire présente beaucoup de traits communs avec d'autres histoires de vie de femmes algériennes immigrées recueillies récemment.

Mon intention est d'exposer quelques hypothèses sur l'interprétation des récits biographiques d'immigrés maghrébins et la difficulté de cette interprétation.

Tout au long de son récit, Fatma dit "je". Elle est sans conteste le sujet/actant de sa narration. De temps en temps, un glissement s'opère au profit du "nous" quand les faits rapportés semblent englober tout le groupe. Comment entendre le "je" de Fatma ? S'agit-il d'un "moi" à nul autre pareil, puisant dans son individualité singulière la matière de son récit ou bien d'un "je" étranger à lui-même, expression d'un "on" (groupe, collectivité) qui le pense ? Le sens accordé immédiatement au "je" de celui qui s'énonce en racontant son histoire constitue à mon sens un des pièges qui faussent l'interprétation du récit.

Je traiterai ici de deux éléments qui me semblent importants du récit de Fatma: la construction du récit et la valeur du "je" ....

---

<sup>2</sup> La "sîra an-nabawiiyya" (cf. l'article Sîra de W. Raven in : *Encyclopédie de l'Islam*) qui érige la vie du Prophète Muhammad en exemple à suivre et imiter.

<sup>3</sup> Les "qîças al-anbiyâ", la plus belle des histoires étant celle de Joseph, fils de Jacob (Coran, XII.3: "Nous te racontons l'histoire la plus belle en te révélant ce Coran..."). La qîça est une narration édifiante. L'histoire est racontée non pas pour ce qu'elle donne à entendre par la lettre qui n'exprime que son aspect extérieur ("dtir") mais par ce que le récit recèle un sens caché que ne peuvent saisir les "indifférents". Voir l'article Kissa dans l' *Encyclopédie de l'Islam* t V, p. 183-184 -(la première partie de l'article par Charles Pellat).

<sup>4</sup> Les "manâqib", ce sont des récits hagiographiques, un genre très prisé dans la tradition populaire (mais aussi savante de la société traditionnelle). Ils s'attachent à mettre en avant les "traits de caractère" et les "faits et gestes" de saints personnages. Voir l'article de Charles Pellat dans l' *Encyclopédie de l'Islam: Manâkib*, tome VI, pp. 333-341.

## LE MAGHREB EN FILMS

Quatre films, quatre réalisateurs pour aborder quelques thèmes: femmes, sociétés du Maghreb, tradition et modernité, violence et poésie, mémoires...

**"LÀ-BAS MON PAYS" D'ALEXANDRE ARCADY, FRANCE, 1999**

Pierre Nivel est un journaliste de renom, présentateur du "13 heures" sur une grande chaîne nationale. Il y a trente ans, à 17 ans, Pierre quittait en compagnie de ses parents l'Algérie qui accédait à l'indépendance. Il laissait derrière lui Leila, son amour d'enfance, un amour absolu, impossible, qu'il vit disparaître derrière les grilles du port d'Alger. Alors qu'il se prépare une fois de plus à présenter le journal télévisé, un vieil homme algérien l'aborde pour lui transmettre un message obscur, un appel au secours...

**Une première en 1994 : la possibilité pour un cinéaste, ancien pied-noir, de tourner dans l'Algérie indépendante.**

"Là-bas, mon pays" fait office de primeur pour Alexandre Arcady puisque, grâce à l'intervention du président Bouteflika, c'est la première fois depuis l'indépendance qu'un cinéaste "algérien d'origine française" a pu tourner en Algérie. Le réalisateur dira à propos de ces six semaines de tournage : "C'était incroyable de me retrouver derrière une caméra dans les rues même où j'avais passé mon enfance, dans la maison où je suis né, dans le cimetière où ma grand-mère est enterrée. C'était très émouvant..."

**Voici ce que nous en dit Michel L :**

"C'est le premier film tourné par Arcady en Algérie. Certainement celui qu'il avait depuis longtemps au fond du cœur.

C'est l'histoire d'un amour charnel, fou, insensé qui est à la fois celui d'une fille aimée, et celui d'un pays. C'est l'histoire d'un appel irrésistible de la mémoire. D'une envie déraisonnable de rembobiner sa vie, de revenir sur ses traces pour une dernière fois, définitivement. Revenir quel qu'en soit le prix. Revenir dans sa jeunesse, dans ses racines ; revenir dormir dans le lit de son dortoir, retrouver les passages secrets de sa maison et même la lame de volet qui n'est toujours pas fixée. Ecarter tout ce qui y fait obstacle, tout ce qui s'interpose, y compris les situations incontournables de l'Algérie d'aujourd'hui. Effacer le départ, la séparation de l'indépendance, comme ça d'un seul coup de cœur. Préférer la mort à une nouvelle séparation

Un grand cri d'amour ; et un merveilleux Antoine de Caunes pour le servir.

Les critiques ont boudé ce film. Ils ne l'ont pas compris parce qu'ils ne l'ont pas jaugé avec leurs tripes. Pour un Pied noir, c'est un intense moment d'émotion."

Michel L.

Alger. Rachida est une jeune institutrice dans un quartier populaire. Un matin, elle est abordée par quatre jeunes qui lui ordonnent de poser une bombe dans son établissement. Comme elle refuse, ils lui tirent dessus et la laisse pour morte. Elle survit, et se réfugie dans un petit village, où elle croit pouvoir fuir la violence du terrorisme ...

Entièrement tourné en Algérie, le film, situé pendant les pires années du terrorisme, s'interroge entre autres, sur les origines de cette escalade. Film politique au sens noble, film d'une femme courageuse, Rachida est un témoignage bouleversant.

A noter, en particulier, la prestation remarquable de l'héroïne du film, Ibtissem Djaouadi, jeune étudiante à l'institut des arts dramatiques de Bordj el Kiffan, qui joue là son premier rôle cinématographique et incarne le courage de la femme algérienne.

### Compte rendu du débat autour du film "RACHIDA"

L'assistance était nombreuse et le débat passionné, voire houleux. Les liens des participants avec l'Algérie étaient divers (pieds noirs, harkis, etc.) et la charge émotive induite par le film prête à exploser...

A la suite de la projection du film la parole est donnée à **Lise Martinet**, **représentant la section française d'Amnesty International**. Elle précise que le film retrace les événements survenus en 1996 et qui ont abouti à des grands massacres. Le film a mis 5 ans pour sortir.

Puis vient un rappel historique de la situation algérienne.

Octobre 1988 : La population algérienne réclame des réformes dans une société où règne un chômage alarmant, mais rien n'arrive. Les jeunes sortent dans les rues, mais les émeutes sont sévèrement réprimées. Les autorités réalisent qu'il faut faire quelque chose, et autorisent la création de partis et d'associations dans lesquels la parole sera permise.

Deux grands partis islamistes émergent, dont le FIS (Front islamique du salut) qui existait déjà avant 1988.

Aux élections régionales le FIS rafle 30 à 40 % des voix. Aux législatives suivantes les islamistes obtiennent 40% des voix et le deuxième tour est annulé. C'est le point de départ d'une vague de violence qui touche d'abord les grandes villes, suivie d'une répression opérée par les autorités : rafle d'islamistes et de civils, et leur déportation dans le sud.

Les autorités décident alors l'interdiction du FIS, décision qui plonge le pays dans une guerre civile qui dure depuis 11 ans.

Le FIS possède un bras armé l'AIS, qui s'attaque d'abord aux représentants de l'autorité, de l'armée, aux journalistes, aux intellectuels, puis à la population dans les villes et les villages. La répression est de plus en plus terrible : plus de 100 000 morts et 7000 dossiers de disparus. Les responsables sont à la fois le FIS et l'Etat, qui n'a pas su protéger la population.

Amnesty International demande depuis des années au gouvernement algérien d'ouvrir une enquête pour rechercher les responsables, qui doivent être jugés avec un procès équitable.

En 1984 : un nouveau code de la famille est promulgué, qui fait des femmes des mineures à vie. Le film "Rachida" montre ces contraintes sur les femmes,

mais c'est aussi un message d'espoir, symbolisé par l'institutrice qui retourne à l'école au lendemain du massacre.

Depuis l'arrivée de Bouteflika, la violence semble diminuer. Il est soutenu par les généraux.

Il est à l'origine de la loi sur la concorde civile, qui accorde l'amnistie à ceux qui ont pris le maquis, mais dont les mains ne sont pas tâchées de sang (5000 hommes se sont ainsi rendus). Cette loi courait jusqu'au 10 janvier 2000. Mais Bouteflika l'a prolongée en déclarant que l'amnistie serait générale ; aucune poursuite n'a été engagée contre les islamistes même dans le cas d'actes criminels.

Les victimes et leurs familles réclament justice. Bouteflika dit qu'il faut tourner la page.

**Une intervenante :** « Est-ce que Amnesty a défendu les harkis en 1962 ? »

**Lise Martinet :** Non, car elle n'était pas créée encore en France; c'est à Londres qu'Amnesty a été créée en 1961.

**Question :** Qu'a fait Amnesty au niveau des prisons algériennes ?

**Réponse :** Il y a eu beaucoup d'émeutes récemment pour les conditions de vie, pour la nourriture. Amnesty est au courant. On s'occupe des prisons : la Croix Rouge arrive plus souvent à entrer en Algérie. Il y a eu une mission en 1996 puis plus rien jusqu'en 2000, faute de visas. Reprise des missions en juin et octobre 2000, et de nouveau les relations ont repris avec l'Etat algérien. Amnesty demande à rencontrer des familles. Mais la presse algérienne ne parle pas des généraux, c'est un tabou : donc Amnesty est revenue bredouille de ces missions; son intention de vouloir rencontrer les généraux avait fait scandale.

En février 2003 Amnesty a rencontré le président Bouteflika et le président de l'association des Droits de l'Homme et d'autres associations : il y a une ouverture...

**Question :** Par rapport aux massacres, existe-t-il une commission internationale pour enquêter au lieu de confier cette tâche au gouvernement algérien, qui ne peut être juge et partie ?

**Réponse :** La Cour internationale est restée indifférente à l'Algérie : il fallait des massacres plus importants pour que la Commission européenne envoie des émissaires (Mario Soarès en 1997) et des ministres européens. La Commission des Droits de l'Homme à Genève (1998) a fait des recommandations sévères : enquête sur les emprisonnements, la torture. Le gouvernement algérien a toujours refusé les enquêtes.

Amnesty a rappelé à Chirac avant son déplacement en Algérie la gravité de la situation de ce pays par rapport aux Droits de l'Homme.

**Question :** Chirac est allé à Alger. De quoi a-t-il parlé ?

**Lise Martinet :** C'est la première visite d'Etat du Président français en Algérie. Il a été accueilli avec les honneurs. Mais il y a eu aussi une manifestation des familles des disparus, elles ont été malmenées et emprisonnées pendant 24 heures par les autorités. Comme en Argentine, tous les mercredis, des femmes manifestent dans les villes d'Algérie pour réclamer leurs enfants.

**Bernard Z :** Nous avons tous vu un énorme mouvement de la population, non téléguidé, et nous devons entendre et décrypter ce message. Ce n'est pas seulement des visas (cela est symbolique) que les Algériens souhaitent, mais ils sont fascinés par notre modèle de consommation. Il y a des liens à resserrer de part et d'autre.

Ce film nous interpelle en tant que français ; comment alors apporter une réponse à cette attente, renouer des liens, les resserrer, besoin d'échange, qui

est aussi un échange de culture. Ne pas sous-estimer cette attente, elle compte autant que l'investissement et le développement économique.

Quand Chirac a dit qu'il faut aider au développement pour que les gens restent chez eux, c'est vrai mais il y a l'aspect d'échange culturel aussi.

**Question :** Quelle attitude avoir par rapport à l'année de l'Algérie?

**L. Martinet:** L'année de l'Algérie est l'occasion d'un échange, plutôt que de pratiquer le boycott, à côté des manifestations culturelles parlons aussi des violations des Droits de l'Homme.

**Autre réponse :** L'année de l'Algérie doit être aussi 40 ans après l'indépendance, l'occasion de mieux connaître l'évolution d'un pays qui est si loin de nous et pourtant si proche.

**Question :** Quelle image du Maghreb a-t-on voulu donner en ne choisissant que des films à vision négative?

**Bernard Z :** Mouloud Mimoun, réalisateur algérien ( Mosaiques, Saga-cités) a conseillé un choix de films qui a permis d'aboutir à la sélection retenue compte tenu des thèmes majeurs de ce mois du Maghreb: La condition féminine, et le rôle de la Mémoire (Mémoire et Histoire). Enfin, cette manifestation dont Coup de soleil en Essonne est partenaire ne se limite pas à l'Année de l'Algérie, mais se veut un mois du Maghreb à Montgeron.

**Aïcha M.:** Ce film "Rachida" a été bien reçu en Algérie; les gens s'y reconnaissent.

**Question :** Pour le problème des harkis, qui ont été oubliés, il faut des pressions économiques pour contraindre l'Algérie au respect des Droits de l'Homme

**Edouard F:** Au sujet des moyens de pression économique, voyez l'Irak. Le blocus depuis 10 ans n'a servi à rien, qu'à rendre plus tragique la situation du peuple irakien. De telles sanctions auraient un résultat similaire sur le peuple algérien.

**Question :** Au sujet des crimes contre l'humanité en Algérie, est-ce que le Tribunal Pénal International peut intervenir ?

**Réponse :** La Cour Pénale Internationale ne prend en charge que les crimes commis depuis sa création, c'est à dire 2001.

**Un intervenant :** L'indépendance est un échec, je ne veux pas retourner dans ce pays;

**Réponse de la salle :** Il faut leur laisser le temps de mûrir. Il faut arrêter le pessimisme

**Bernard Z :** Le travail de mémoire n'est pas simple. Je n'ai pas de leçon à donner. Dans les semaines qui viennent vous pourrez rencontrer d'autres intervenants pour parler de l'Algérie.

**Question :** S'agissant de la situation politique en Algérie, ce film choque tout un chacun. Comment le FIS en est arrivé à ce dérapage. Quelle est la situation actuelle ? Se règle-t-elle ?

**Réponse :** Tout a commencé en décembre 1991. Les gens pensaient que le FIS allait leur apporter des solutions. Ils ont été déçus et ils ont défilé dans la rue, la répression a été violente, suivie de la violence des attentats. Les islamistes massacrent, torturent....

**Question :** La violence de proximité, comment la comprendre ?

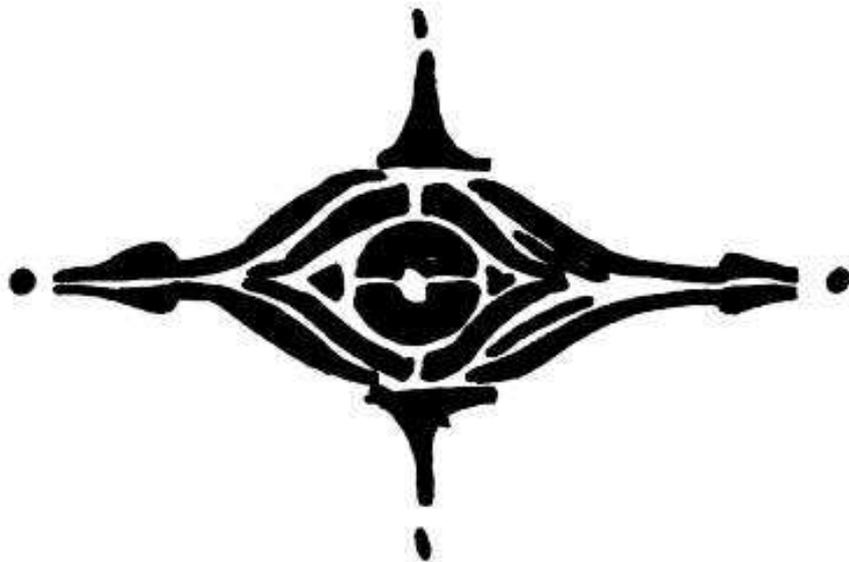
**Aïcha M :** Il ne faut pas oublier les autres motifs de violence, qui ne sont pas tous l'œuvre des islamistes, mais d'éléments qui profitent de la situation d'instabilité et de désordre pour faire main basse sur des biens à bon compte. Ainsi des villages entiers décimés sont rachetés à bas prix ou par des

promoteurs immobiliers ou par des investisseurs ou des généraux, qui sait, les rumeurs vont bon train....

**Question :** J'ai lu dans la presse l'histoire de cette femme qui veut réformer le code du travail. Merci aux gens qui se battent pour faire en sorte que l'Algérie soit démocratique, aux enfants d'immigrés, aux enseignants pour faire connaître l'Algérie cosmopolite

**Conclusion de Bernard Z :** Il y a en Algérie beaucoup de tendresse et de courage. Ce film met en lumière le rôle des femmes et l'évolution du sort des femmes sera la mesure de l'évolution du pays. Les femmes ont été les victimes avant les islamistes; la violence faite aux femmes vient de loin. L'avenir de l'Algérie revient aux femmes.

**Aïcha M. et de Jean Pierre J.**



Le film "Fatma", de Khaled Ghorbal, raconte l'histoire d'une jeune femme victime d'un viol au sein de sa famille.

Fatma, le personnage principal, coule des jours plutôt paisibles près de son père, de ses deux frères et de ses deux petites sœurs. La scène inaugurale du film est le viol de l'héroïne par son cousin. Après la nuit, la jeune fille, choquée, se lève et reprend ses activités habituelles. Elle est plus taciturne et agressive que d'habitude sans doute, mais le père ne remarque rien. La fille n'avoue pas. D'emblée le viol apparaît comme quelque chose de tabou qui souille plus la victime que le bourreau. Autour de la victime tout reste à sa place ; le bouleversement est intérieur. Rien ne change vraiment, même pour le coupable qui part en sachant que le secret sera bien gardé. C'est donc Fatma seule qui doit assumer le viol et ses conséquences.

Fatma sait que pour préserver l'équilibre de sa famille, elle ne doit rien laisser paraître. Elle n'est pas coupable mais peut le devenir aux yeux de la société en révélant tout. En effet, c'est une société pleine de contradiction que nous révèle le film, à la fois permissive et traditionaliste ; les femmes des grandes villes sont émancipées ; elles occupent assez souvent le devant de la scène mais pour peu qu'elles dépassent les limites autorisées pour jouir d'une vraie liberté à l'égal de celles des hommes, alors le retour de bâton ne se fait pas attendre. Plusieurs personnages féminins du film sont victimes de cette contradiction. Les deux grandes amies de Fatma, choisissent chacune une forme de liberté et d'émancipation mais elles ne peuvent que constater combien il est douloureux de s'affranchir de certaines règles sociales relatives aux rapports homme/femme. Leur choix est lourd de conséquences. L'amie de fac, qui divorce, se retrouve ainsi chaperonnée par son frère comme une enfant. Elle n'a plus le droit de séduire car ce serait outrepasser les règles. Jeune fille ou femme mariée, elle pouvait mettre ses charmes en avant : son statut était clair et il y avait des gardes fous. Mais divorcer n'est-ce pas vouloir se soustraire définitivement à l'autorité des hommes ? La réaction des hommes de la famille ne doit pas se faire attendre...

Fatma évolue donc dans une société contradictoire dont elle prend le parti en ne révélant rien du drame qu'elle a vécu. Le silence est ce qui la protège du jugement et du rejet des autres. Malgré ce silence qui pourrait être étouffant, Fatma s'en sort, réussit ses études et découvre une première fois l'amour puis une seconde. La seconde histoire d'amour, la plus forte, aboutit au mariage. Suivant sa logique, Fatma décide de se faire recoudre l'hymen pour ne rien laisser paraître. Pendant quelques années, le bonheur est total mais le secret reste apparemment très lourd à porter, la blessure est ravivée par la rencontre avec le docteur qui lui a permis de cacher ce qu'elle ne pouvait révéler à son mari.

Fatma décide alors de tout avouer à son mari ; le viol, l'expérience sexuelle qui a suivi avec un autre, l'opération. Elle prend le parti de l'honnêteté vis à vis de celui dont elle est amoureuse. Mais son mari, un homme pourtant intelligent, tolérant, moderne, n'est pas assez mûr pour entendre cela, il refuse d'accepter ce qu'il entend et rejette sa femme. Et une fois de plus, le film illustre douloureusement la réalité d'une société émancipée en apparence seulement.

La femme est dans les textes l'égal de l'homme mais les lois sont bien impuissantes face aux mentalités.

Pour autant le film n'est pas manichéen, il ne montre pas que la société est divisée en deux mais plutôt que chaque individu est porteur de contradictions et oscille entre émancipation et besoin de reconnaissance par le reste de la société. Il dresse des portraits de femmes, qui grâce à leur choix, permettent à une société encore fragile de continuer à se diriger vers l'égalité des hommes et des femmes.

Shafia K.

### **Autour du Film de Khaled Ghorbal, "Fatma"**

Bernard Nave, critique cinématographique et animateur de Cinessonne conduit la réunion-débat au cours de laquelle il focalise les échanges autour du réalisateur présent.

Khaled Ghorbal fait preuve tout au long de ses interventions d'une très grande modestie; il insiste sur le caractère pragmatique de son approche, sur son refus de théoriser.

Bernard Nave souligne combien le film témoigne d'une grande pudeur, d'un travail sur le senti, sur les corps confrontés à des sensations; Khaled Ghorbal rend compte, sans effets théâtraux, des souffrances, petites et grandes sans brusquer le spectateur. Le réalisateur explique : la souffrance lui est insoutenable, d'où ce besoin de ne pas la taire, tout en respectant l'intégrité de ceux qui la subissent. "Il faut avoir de la distance par rapport à la douleur, il faut la respecter".

- Sur le tempo : Le rythme du film, les plans-séquences sont marqués par une certaine lenteur, et s'expliquent par la démarche même de l'auteur, la raison d'être de son film. La quête de Fatma pour parvenir à la maîtrise de sa liberté intérieure ne va pas de soi, elle demande du temps. Ce lent travail sur soi va conduire à la détermination de Fatma à être enfin elle-même ; Khaled Ghorbal, en cinéaste, traduit cet effort intérieur par des plans fixes, des "lenteurs"..

- Sur le thème du film :

L'histoire repose sur des faits réels ; la femme tunisienne reste aujourd'hui confrontée à l'urgence de la prise de parole qui nécessite beaucoup de courage ; cette prise de parole est encore le meilleur rempart contre la tentation - réelle aujourd'hui en Tunisie - d'un retour nostalgique à des pratiques d'asservissement de la femme.

- Comment le film a-t-il été reçu en Tunisie ?

A sa sortie en Tunisie au printemps 2001, le film a tenu l'affiche pendant plusieurs semaines et a rencontré un vif succès, surtout auprès des jeunes.(1200 entrées dans 5 salles dès la première semaine).

La critique l'a généralement bien accueilli ; les critiques négatives voire virulentes sont dues à des femmes, lesquelles prennent, ce faisant, partie dans le débat central : en tant que femmes, elles s'expriment contre le choix de l'héroïne ; elles sont pour le maintien du "consensus", pour l'acceptation de l'hypocrisie généralisée dont la femme fait le plus souvent les frais. En s'inscrivant contre le consensus, le film de Khaled Ghorbal dérange.

Notons que Fatma est sorti en France le 27 février 2002 et qu'il avait été auparavant sélectionné à Cannes, en 2001 à la Quinzaine des Réalisateurs, cette vitrine a été importante comme support d'exploitation.

- Comment expliquer la maîtrise de la réalisation dès ce premier long métrage?

Khaled Ghorbal insiste sur l'aide précieuse qu'a été pour lui son expérience professionnelle d'acteur de théâtre ; elle lui aurait "appris à parvenir au maximum d'expression avec le minimum de mouvement". "Le langage de l'ellipse est celui du cinéma" ; on est dans le sensible; on n'a pas besoin de tout expliciter; c'est une règle d'écriture que de suggérer: "j'écris ce que je ressens"...

- Comment avez-vous surmonté les problèmes financiers ?

Le budget du film a été très modeste : il représente le quart du coût habituel d'un long métrage. Le film a bénéficié de quelques subventions : du ministère de la culture en Tunisie, de l'Agence de la francophonie, du FASILD(ex FAS), du Conseil général du Val de Marne.

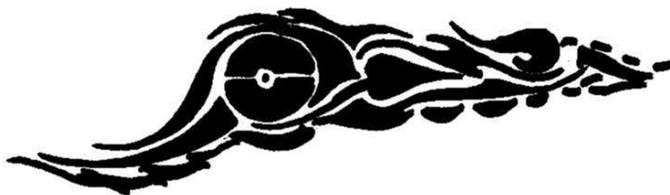
Il a été tourné en 32 jours et demi. On n'a utilisé que 32000 mètres de pellicules.

La plupart des plans, une fois mis au point, n'ont fait l'objet que d'une seule prise. Ce qui suppose, bien sûr, un dévouement, hors du commun, de l'équipe d'acteurs et de techniciens complices, pour assurer, dans des conditions financières limites, la réalisation effective du film.

- Fatma montre du courage mais que va-t-elle devenir?

Khaled Ghorbal a du mal à cacher l'admiration qui est la sienne pour son personnage : certes ayant choisi d'affronter le jugement des autres, Fatma se retrouve libre, mais elle est seule dans la ville.. Elle fait face ...Elle dénoue ses cheveux, elle assume sa liberté de femme.

Elio C .



Après Adieu forain, en 1999, "Le cheval de vent", 2001, est le second film du réalisateur marocain, Daoud Aoulad Syad. Les deux films ont été successivement sélectionnés au Festival des trois continents de Nantes. Avec "Le cheval de vent", Mohamed Majd a reçu le prix d'interprétation masculine en 2001, pour le rôle du vieil homme Tahar.

Daoud Aoulad Syad est photographe et cinéaste, le scénario de ses deux films est signé Ahmed Bouanani. "Toutes les histoires commencent par un voyage : voyage vers un horizon plus clément, voyage au bout de soi-même" dit Ahmed Bouanani.

Dans "Le cheval de vent", un vieil homme (Tahar) quitte la maison hostile de son fils et de sa belle-fille, vers le souvenir de sa première femme dont il veut revoir la tombe. Sur la route, à l'occasion d'un car de transport qui tombe en panne, il rencontre Driss (Faouzi Bensaïd), jeune chômeur au blouson de cuir. Ces deux personnes "déplacées" vont se tenir l'une l'autre, tenir l'une à l'autre, se perdre, se retrouver, le temps que se forme entre eux le lien qui les fera se dire "père" et "fils" selon les circonstances traversées. La moto de Driss : le "cheval de vent", sera leur patrie précaire. Avec elle, ils vont vers le sud, où ils retrouveront leurs fantômes : au cimetière l'épouse défunte de Tahar, avec laquelle le vieillard reprend une inépuisable conversation, et dans un étrange asile isolé devant la mer comme une tombe de marabout, une vieille femme folle qui ne reconnaît pas son fils Driss, qu'elle a abandonné jadis. Tels sont les fantômes principaux, deux figures féminines, qui aimantent le trajet des deux hommes, en égale souffrance d'amour malgré leur différence d'âge. Sur un schéma de road movie, ponctuée par des rencontres, des discussions de café, de haltes en bordure de sentier, cette histoire de deuil, d'audace et de rêve - avoir le courage de se mettre en marche derrière ses rêves - est traitée par le réalisateur avec une grande précision visuelle et sonore qui jette le spectateur sur la route, sur la plage, tous sens aiguisés. Non seulement les cadrages ouvrent largement sur le paysage, mais la bande son particulièrement travaillée prolonge par l'oreille la présence de ce que l'œil ne voit plus. Le monde est là qui nous dépasse de toutes parts.

L'originalité du film de Daoud Aoulad Syad est de réussir aussi bien dans la richesse de la présence physique du monde que dans l'évocation poétique de la distance mentale.

Car, entre Salé et Essaouira, avec "Le cheval de vent", on ne retrouve pas plus le Maroc de ses vacances que la Grèce dans les films de Théo Angelopoulos. Le pays du film est celui des personnages, de leur quête, il retrace une forme d'exil qui ne finit pas. Daoud Aoulad Syad relève de la catégorie des cinéastes qu'on peut dire "contemplatifs", car il nous rappelle que le cinéma, comme la photographie, sert à montrer ce que l'œil banal ne verrait pas tout seul. Et, comme dans les films d'Angelopoulos, la société et son poids d'angoisse, de misère ou d'insécurité est là, hors champ, c'est-à-dire non montrée, mais perceptible par ses effets sur le comportement des individus. Le prochain film de Daoud Aoulad Syad, "La porte de l'océan", devait commencer dans le sud marocain en 2003. On l'attend.

Marie- Claude B.

Dans le débat qui a suivi la projection de ce film, M C Benard fait remarquer que ce film a la particularité de mettre au premier plan le paysage, le Maroc, mais pas celui des dépliants touristiques ; la trame du récit, n'est pas première,

"on prend le temps de regarder les lieux, cette côte marocaine qu'on descend du nord au sud";

la bande- son de grande qualité : les bruits du milieu sont reconstitués.. le vent, la mer..

Le thème de la route aurait pu être ennuyeux et au contraire, on est touché..

Autres interventions:

- On se sent dans la nature comme elle est, la nature est ici un des fondamentaux, les deux personnages ont en commun d'être en rupture avec la nature, ils sont en quête d'eux – mêmes. C'est un conte métaphysique.... On est dans le franchissement du miroir...

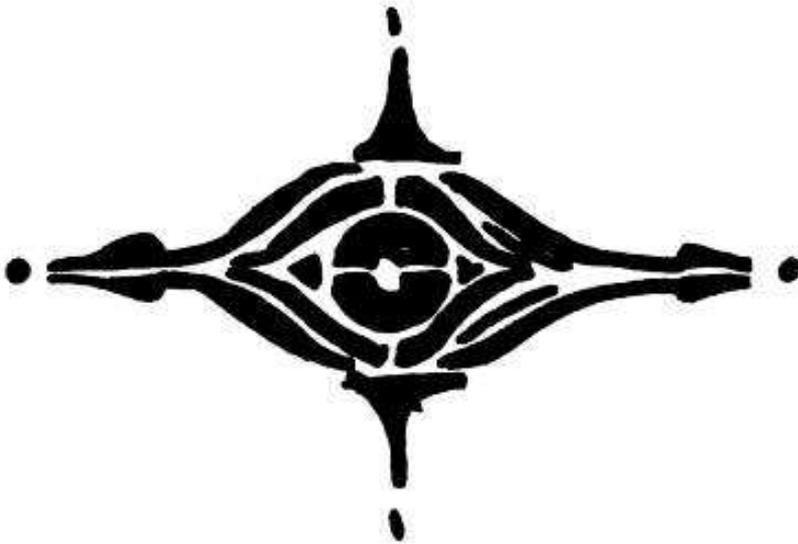
- Ce film nous fait entrer dans un Maroc peu connu; ... j'ai pensé aux paroles d'Aragon, "est-ce ainsi que les hommes vivent?"

- Il y a entre les personnages une véritable tension; ils se prennent, se quittent s'attendent, se perdent...

- La raison s'effondre si on ne tient pas sa bougie allumée (cf. le contraste entre la lumière et l'obscurité ).

- Dans l'image finale, on est dans le noir avec une petite lueur...

En conclusion du débat : C'est un film géographique, métaphysique, poétique, un film qui porte...



## LE "MOIS DU MAGHREB" AU LYCEE DE MONTGERON

### EXPO PHOTOS : IMAGES DU MAGHREB

Réaliser une exposition dans des délais aussi brefs était une gageure. Il a été fait appel en février aux membres de la communauté éducative qui auraient des photos personnelles du Maghreb, et nous comptions à un afflux massif de la part des élèves d'origine maghrébine ; il n'en a rien été (pas plus d'ailleurs que venant des enseignants de la même origine). Seuls deux élèves ont répondu à l'appel ; après réflexion cela s'explique : on n'a pas forcément envie de voir ses photos de famille exposées à tout le lycée.

Par contre des professeurs, ouvriers d'entretien du lycée, des membres de l'association « Coup de Soleil Essonne » se sont rapidement manifestés et plus de deux cents photos inédites ont été bientôt rassemblées (en majorité des paysages). On a complété avec quelques photos tirées de revues et livres pour illustrer certains aspects du Maghreb.

Le temps fort fut le moment de vernissage qui réunit membres de la communauté éducative et invités extérieurs. Les échanges entre connaisseurs et non connaisseurs du Maghreb se sont révélés fructueux.

Les textes d'écrivains qui complétaient l'apport iconographique ont également retenu l'attention des visiteurs.

Plusieurs classes du lycée sont venues ensuite visiter l'exposition avec leur professeur d'histoire- géographie.

Il convient de nuancer ce bilan positif par une critique venant d'un enseignant qui pense qu'une telle initiative est plutôt de nature à renforcer les communautarismes. Critique totalement infondée me semble-t-il.

Jean-Pierre J.



## MISE EN ESPACE DES CONTES DU SULTAN

Boubaker Ayadi avait accepté de rencontrer les élèves du club UNESCO de Montgeron. Avec son accord, nous avons invité trois classes à se joindre à nous le 28 mars. Ce sont donc près de 80 personnes du Collège et du Lycée qui se sont retrouvées pour écouter quelques contes lus par nous et dialoguer ensuite avec Boubaker.

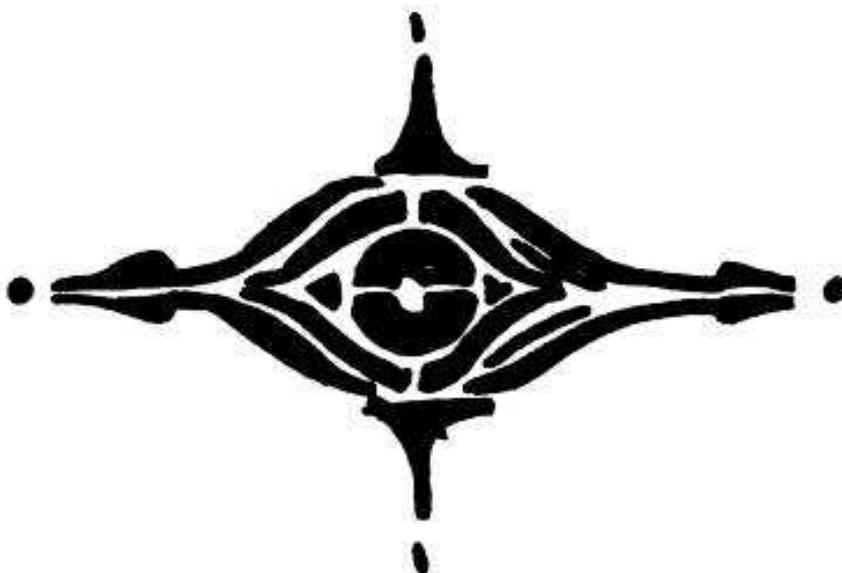
Après avoir lu l'ensemble des *Contes du Sultan*, nous en avons choisi quatre parmi les 25 qui constituent le recueil. Nous avons voulu varier les thèmes et les tonalités, privilégier les contes permettant des dialogues. L'histoire cocasse du « roi gourmand » (histoire d'une cure d'amaigrissement réussie grâce à l'astuce d'un vieil homme) illustre le motif de la sagesse récompensée. « L'éléphant du sultan » a immédiatement séduit tout le groupe : le « personnage » de l'éléphant énorme perturbe tout le monde ; mais il permet aussi que soit récompensée l'astuce d'un jeune paysan, inventeur d'une formule simple pour peser le pachyderme. « La jarre d'huile », une histoire de tromperie, met en évidence l'utilité d'une observation attentive de la réalité pour résoudre un conflit. Quant au « sultan insouciant », grand amateur de musique et de belles femmes, il nous a réjouis par son pacifisme actif et efficace. Sa subtile conclusion (« Ce n'est pas seulement avec les armes que se gagnent les batailles ») nous a paru propice à la réflexion dans le contexte de la guerre d'Irak.

Les contes traduits et adaptés par Boubaker Ayadi mettent en scène des personnages types : le khalife, le vizir, le sultan, le devin (parfois borgne comme Tirésias), les marchands, les artisans. Leurs thèmes (le pouvoir, les rivalités qu'il engendre, l'amour, le désir, la fidélité, la confiance, la malveillance) permettent que soient posées des questions essentielles : comment le pouvoir peut-il asseoir sa puissance et s'y maintenir ? Comment savoir qui dit la vérité ? Comment concilier amour, désir et fidélité ? Ces contes sont souvent jubilatoires, même s'ils n'excluent pas la violence : on se fait volontiers la guerre, on tranche des têtes, on n'hésite pas à précipiter son prochain dans une fosse à chiens (lesquels heureusement acceptent de se faire apprivoiser.). Une simple odeur d'ail peut générer des malentendus terribles. La cruauté se déchaîne pour des motifs futiles. Pourtant, on y trouve aussi à foison la tempérance, la sagesse, la réflexion, le raffinement, la malice et la profondeur. Le temps qui passe est porteur d'espoir ; il suggère qu'il faut savoir attendre et observer. Ces contes invitent à la lucidité mais non au désespoir parce que l'intelligence et l'humour ne sont jamais absents.

Nous avons choisi de mettre en espace cette lecture de manière simple, afin de faire entendre le texte. Deux mots sont à dire sur le matériel utilisé : une grande tenture rouge au sol et des djellabahs suspendues délimitent l'espace du conte ; des coussins sur lesquels digère et se repose le « roi gourmand » ; des plantes vertes et quels accessoires spécifiques : un bel éléphant en métal lourd et une petite balance pour le « peser » lorsque la fille du sultan le demande. Un joueur de djembé accompagne et ponctue la lecture, signale la brutalité d'une tête qui tombe, le galop dévastateur de l'éléphant du sultan ou accompagne la danse de gracieuses esclaves. Une plaque de tôle donne à entendre les fracas de la guerre et un bâton de pluie lentement renversé figure le temps qui passe. L'affiche réalisée par Ginou Trésor

doit aussi être évoquée : réalisée avec des pastels, elle s'inspire de motifs puisés dans l'iconographie de l'Institut du monde arabe.

Boubaker Ayadi nous a ensuite raconté ce qui l'a amené à traduire et à adapter ces textes. Il a évoqué la passion de l'art du conte. Nourri de cette mémoire, il n'a eu parfois qu'à les transcrire. Mais il a fait aussi des recherches « dans le corpus classique, écrit et institutionnalisé depuis des siècles ». Le conte fait partie intime du monde arabe et de l'environnement quotidien du conteur. C'est parce qu'il a rencontré des Européens attentifs à la profondeur de ces textes et soucieux d'en avoir une version qu'il a commencé à écrire, traduisant littéralement ou adaptant les histoires, en se donnant la liberté de préciser tel ou tel détail, d'éclairer des scènes tout en respectant la configuration initiale. Des élèves soucieux de savoir comment travaille un écrivain ont entendu un témoignage précis. Boubaker est à l'ouvrage souvent la nuit, quand ça lui vient et partout, y compris dans des espaces publics comme le café. Il note puis retravaille le texte, toujours au crayon papier car il ne supporte pas les ratures. Il relit, corrige, prend le temps du recul et de la réflexion. Au bénéfice de cette rencontre avec Boubaker, à toutes les images suscitées par ces histoires, aux messages et aux réflexions qu'elles ont inspirés, il faut ajouter le cri de joie d'un garçon de 5<sup>ème</sup> lorsqu'il a entendu cet écrivain dire malicieusement qu'il n'avait jamais été le premier de sa classe : « je n'ai plus de souci à me faire » a conclu cet élève..



## **FETE DE CLOTURE**

Cette fête a été la rencontre, des personnes et de leurs cultures. Nos cultures juive, musulmane, chrétienne, arabe et occidentale... ont des valeurs convergentes. Nous les avons mises en lumière, ensemble, dans la tradition de nos deux rives.

### **LE MATROUZ THÉÂTRAL DE SIMON ELBAZ**

Le Matrouz théâtral de Simon ELBAZ combine la tradition orale de la "halqa"(le cercle des marchés maghrébins) et le théâtre contemporain. L'action se passe au Maroc, autour de M'Chouga, le fou du Mellah, fou du Maghreb adopté par les trois communautés juive, musulmane et chrétienne. Il chante , il danse, on pleure et on rit aux larmes.

Simon Elbaz, en entrée, a révélé son talent à ceux qui ne le connaissaient pas, émouvant lorsqu'il évoque la ville de Fez, faisant rire aux larmes lorsqu'il fait parler M'Chouga Maboul, le fou, dans ce mélange unique d'arabe, de français et de judéo-arabe...

### **DANSE DU MAGHREB PAR LE GROUPE MISTOUTA**

MISTOUTA ouvre sur de nouvelles manières de danser dans le bassin méditerranéen et également sur la danse contemporaine.

Les rythmes et danses de la troupe amateur de Mistouta ont succédé à Simon Elbaz sur la scène, évoquant tantôt avec malice tantôt avec gravité des moments de la vie sociale des populations du Maghreb.

Cette fête s'est déroulée sous une belle lumière et dans un décor où les visiteurs se sentaient visiblement très bien, nous avons passé quatre heures comme nous les avons souhaitées : conviviales, gaies et culturelles.

## L'ESPACE RENCONTRE

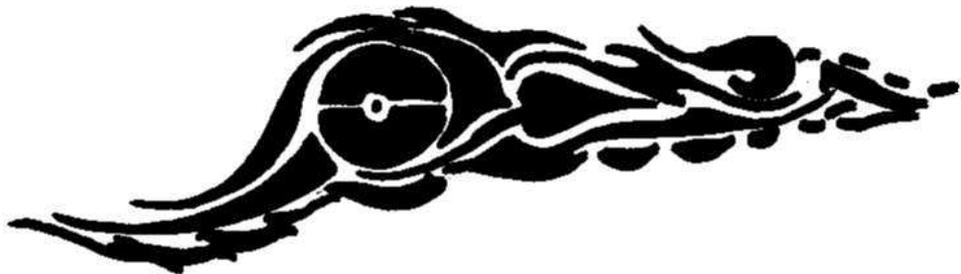
Des stands associatifs et des Centres municipaux proposaient thé, gâteaux et informations, mais surtout des occasions de rencontres. Rencontre aussi avec des livres parlant du Maghreb en vente au Stand de la Librairie Epigramme de Paris, venue soutenir amicalement cette fête culturelle avec son savoir-faire.

Rencontre enfin avec les Contes du répertoire classique arabe, écrits par l'auteur tunisien Boubaker Ayadi et dits par les membres du Club Unesco du Lycée de Montgeron, dans le cadre d'un espace-lecture sobrement mais harmonieusement mis en accord avec les textes.

L'expo des travaux de calligraphie des jeunes filles de l'atelier conduit au Centre Marcel Pagnol de l'Oly par Brahim Zerouki, ont montré les surprenantes qualités esthétiques de cet art qui fait l'objet d'une demande de plus en plus forte de la part du public en France, toutes origines confondues.

## LE CONCERT RAÏ PAR LARBI DIDA

Larbi Dida est originaire de Sidi Bel Abbès en Algérie. Il est installé à Paris depuis 89 après avoir été le premier à imposer le raï sur les ondes des radios de son pays d'origine. C'est une des grandes voix des nuits arabes de la capitale française. Dans la nuit du samedi 29 mars, le concert Raï a mis une touche finale à ces rencontres du "Mois du Maghreb" à Montgeron.



## ELEMENTS DE BILAN

Cette manifestation a été organisée par la Municipalité de Montgeron, porteuse du projet, en partenariat avec Coup de Soleil en Essonne.

L'essai de bilan qui suit est effectué par rapport à nos objectifs externes et internes de départ.

1. Du point de vue externe, on peut se fonder sur la note du 4 janvier remise à Joël Meillat, adjoint à la culture : « faire connaître à la population locale quelques aspects des cultures du Maghreb à travers des rencontres avec des écrivains, artistes... ; provoquer à l'occasion de ces rencontres des échanges entre les différents groupes, selon leurs origines, de la population afin d'établir ou de conforter des liens d'amitié ; contribuer par là au renforcement de la cohésion de notre société locale. »

Le programme arrêté en commun avec les élus (présenté dans la plaquette du service communication de la mairie) répond à ces objectifs. Nous avons justifié les différentes manifestations proposées dans une note d'opportunité à la direction financière de la Ville, en juillet dernier. Il faut saluer au passage l'effort financier consenti par la ville et la lucidité politique des élus qui se sont engagés dans ce projet concernant autant le culturel que la politique de la Ville. A ce titre, nous avons été en rapport de collaboration étroite, confiante et très agréable avec Joël Meillat et Gérard Feydel respectivement Maires-Adjointes à la culture et à la politique de la Ville, les conseillers municipaux et les personnes des services correspondants, aux différents niveaux de responsabilité.

La mesure de l'impact de ce programme dans la population est plus délicate et nécessairement à nuancer. La qualité a toujours été très franchement au rendez-vous, justifiant nos choix. De ce fait, les messages culturels qui étaient l'objet des interventions ont été passés dans les meilleures conditions au travers des différentes rencontres, avec les écrivains (des retours très forts et souvent émouvants nous sont parvenus), avec Brahim Zerouki ou avec les artistes de la Fête finale. Certaines manifestations ont été de beaux succès populaires ("Rachida", les repas de Saint-Exupéry et Marcel Pagnol, la rencontre avec Akli Tadjer, la fête de clôture...), d'autres un peu décevants, comme la rencontre avec Boubaker Ayadi à l'Oly. Il semble normal que les actions menées aux Centre Saint-Exupéry aient attiré plus de monde compte-tenu que l'équipe dirigeante est déjà bien rôdée, tandis que les choses redémarrent depuis peu à Marcel Pagnol (L'Oly). La population des quartiers périphériques s'est peu ou pas déplacée vers le centre, ce qui n'est pas étonnant mais la majeure partie des actions menées l'ont été dans les Cités ou à leur proximité immédiate afin d'en faire profiter au maximum leurs habitants, ainsi l'atelier de calligraphie qui a été fortement perçu, suivi et apprécié, les interventions de Nora Aceval au centre de loisirs de Jean Moulin, la fête de clôture elle-même avec la participation vivante des centres Marcel Pagnol et Saint-Exupéry...

L'ensemble des manifestations a touché autour de 1300 personnes selon nos estimations, et, ce qui est intéressant, des milieux très divers. Il faut savoir apprécier la valeur de ce résultat qui a demandé 9 mois d'efforts, mais on peut aussi relever que le rendement en terme de participation du public aurait pu, de

notre point de vue, être plus important ; cela aurait sans doute nécessité une meilleure coordination centrale du projet avec son effet d'entraînement et une communication plus affinée.

2. Notre bilan interne, Coup de Soleil en Essonne, doit être évalué en fonction de plusieurs critères différents.

Nous avons accumulé dans les mois de préparation une expérience qui nous sera précieuse pour d'autres projets à venir : elle concerne la recherche, les formes et la conduite des partenariats incontournables, avec une Municipalité, des élus, avec des Maisons de Quartier ou Centres Municipaux..., l'organisation et la conduite de projets, l'animation des actions de terrain ; nous sommes mieux armés pour mettre sur pied des projets ultérieurs, vers des publics ciblés en fonction d'une meilleure connaissance des difficultés potentielles parmi lesquelles celles de la rencontre culturelle et de la rencontre interculturelle, mots et terrains piégés pour les naïfs (que nous étions relativement...).

Nous avons eu des contacts nombreux, rassemblé des amis qu'il nous appartiendra de fidéliser, reçu des jugements et suggestions dont il nous appartiendra de tenir compte.

La mobilisation de nos forces (adhérents et réseau) a été bonne, en tenant compte des disponibilités de chacun, et il convient de souligner les actions propres de notre association, en dehors de notre collaboration directe avec le service culturel de la Mairie : demi-journée de préparation à l'exploitation des contes conduite par Monique Leclercq avec les animateurs des Centres de loisirs, animations de débats au cinéma et avec les auteurs, partenariat avec le Club Unesco du Lycée, lui-même fortement soutenu par la Direction du Lycée de Montgeron, organisation et tenue du stand de pâtisserie maghrébine au Nouzet...

Nos finances ont tenu bon et notre participation active à ce Mois du Maghreb justifiera pleinement la subvention municipale dont nous avons fait la demande au titre d'association de la Ville.

Nous avons gagné en notoriété en raison aussi des articles et présentations de Coup de Soleil en Essonne parus dans le Magazine municipal, à la plaquette distribuée à 12 000 exemplaires et aux deux excellents articles publiés dans le Républicain de l'Essonne grâce à la journaliste Isabelle Guignard.

En conclusion, notre appréciation d'ensemble est très favorable, quand bien même doit-elle être nuancée ponctuellement, du fait que nous avons concrétisé (ou contribué à le faire) du mieux que nous avons pu les notions de rencontre interculturelle et de convivialité. Ce bilan assorti de vos remarques et amendements devrait servir de mémoire pour potentialiser nos acquis de cette expérience en vue de projets à venir.

Bernard Z, 20 avril 2003.

## **ONT PARTICIPE A LA REDACTION ET AUX ILLUSTRATIONS :**

**Marie-Claude Benard**, née à Paris en 1943, professeur de philosophie et de cinéma, professionnalise la promenade urbaine, en profitant d'un long séjour au Caire (1986/90), étudie la ville - et son image rendue par le cinéma - , auteur de quelques articles sur la question, in : *Cinémaction, Maghreb-Machrek, Trafic*. A fait quelques vidéos.

**Elio Cohen Boulakia**, juif tunisien, a enseigné pendant six ans l'histoire et la géographie au lycée Sadiki de Khaznadar à Tunis jusqu'en 1962. Français depuis 1964, il a été pendant 25 ans en charge du développement économique dans l'équipe des bâtisseurs de la Ville Nouvelle d'Evry. Professeur associé à l'Université d'Evry , où il a travaillé depuis 1992 à la professionnalisation des études supérieures jusqu'en 2001.

**Claire Gruson** , professeur de lettres modernes au Lycée de Montgeron. Ses activités associatives et de recherche sont orientées vers le dialogue entre les cultures : auteur d'un thèse sur la revue *Les Cahiers du Sud*, elle anime depuis longtemps le club UNESCO du lycée de Montgeron et est secrétaire de la Société des Etudes Benjamin Fondane, poète et philosophe juif d'origine roumaine, mort à Auschwitz en 1944.

**Lucie Hanne Cohen Boulakia**, née en Moselle en 1944. Etudes secondaires à Tunis où ses parents enseignaient comme coopérants, pays qu'ils quitteront pour exercer dans l'Algérie indépendante jusqu'en 1970. Après des études de philosophie en Sorbonne elle a enseigné à Alger en 1969 dans un lycée pour jeunes filles musulmanes. Elle a été durant 28 ans au sein de l'Education nationale, conseillère d'orientation dans un CIO .

**Jean Pierre Jourdain**, bibliothécaire documentaliste au lycée de Montgeron ; il a été de 1980 à 1987 coopérant en Algérie pour l'enseignement du français, d'abord à Tébessa puis dans la région d'Alger. Au préalable il avait déjà été en contact avec la civilisation arabo musulmane à l'occasion de séjours à l'étranger : de 2 ans en Egypte, puis de 2 ans au Maroc.

**Shafia KSIKSI**, issue d'une famille du Sud de la Tunisie et établie en France, elle a été élève du lycée de Montgeron et elle est aujourd'hui un jeune professeur de lettres modernes.

**Michel Laxenaire**. Alger (1928). Père né en Alsace, artisan tourneur ajusteur et mère née à Carnot Les Attafs, d'origine lorraine. En Algérie, a été responsable d'un mouvement de jeunesse et a dirigé une coopérative ouvrière de production exclusivement formée d'Algériens. Retourné en Algérie après l'indépendance pour suivre l'expérience des Comités de Gestion, s'est ensuite occupé de développement régional du secteur des pêches maritimes artisanales en Bretagne sud... A terminé sa carrière professionnelle dans l'organisation administrative et l'informatique.

**Monique Leclercq**, professeur de lettres, elle, a pendant 12 ans au lendemain de la guerre mondiale, enseigné au Maroc avec son mari René Leclercq . Expérience déterminante dans leur vie.

**Aicha Marmouset**, née Benslimane à Alger, il y a de cela 46ans. Enseigne l'arabe en collège, lycée et dans le supérieur depuis une quinzaine d'années. S'intéresse à la rencontre de l'Orient et de l'Occident et croit fermement au dialogue des civilisations.

**Cécile Marmouset**, 19 ans .Etudiante en Arts Plastiques à l'Université Paris VIII.

**Brahim Zerouki**. Historien et calligraphe. Publications: « Le premier Etat musulman du Maghreb, l'imamat de Tahart-Tagdemt » (avec la participation du C.N.R.S.), « Bleu permanent », roman (Editions de l'Harmattan), articles sur l'histoire et sur l'art dans revues spécialisées. Nombreuses expositions dans le Monde et distinctions internationales.

**Bernard Zimmermann** Oran (1940). Géographe, professeur. Membre de l'Association « Coup de Soleil » depuis 1985, année de sa création. Publications: « Quel orage, ô mon cousin Noé », Ed. Fanlac, 1986, « Cuisine et culture des Pieds-Noirs d'Algérie », Ed. Orion (Catalogne), 1989, « Heures perdues du matin », Journal de clandestinité du peintre antinazi allemand Erwin Bowien, Ed. l'Harmattan 2001.

**Azrak**

est publié par

Coup de soleil en Essonne,  
association loi de 1901.

Adresse: BP 55  
91230 Montgeron

Courriel : [coupdesoleil.essonne@laposte.net](mailto:coupdesoleil.essonne@laposte.net)

Site : [www.bab.el.oueb.free.fr](http://www.bab.el.oueb.free.fr)

الله اعلم  
بالحق

<b>AUX ORIGINES DU PROJET DU " MOIS DU MAGHREB" .....</b>	<b>1</b>
<b>PROGRAMME DU « MOIS DU MAGHREB ».....</b>	<b>3</b>
<b>RENCONTRES AVEC DES ECRIVAINS .....</b>	<b>5</b>
AKLI TADJER .....	5
AKLI TADJER, "LE PORTEUR DE CARTABLE" .....	8
BOUBAKER AYADI, ECRIVAIN ET HUMANISTE TUNISIEN.....	9
LA LITTERATURE ARABOPHONE EN TUNISIE : .....	10
BOUBAKER AYADI, « HISTOIRE D'UNE FLAMME » .....	13
RENCONTRE AVEC FAWZIA ZOUARI .....	15
FAWZIA ZOUARI : "L' EXIL AU FEMININ" .....	17
ENTRETIEN AVEC AMIN ZAOUI.....	19
<b>LES CONTES DU MAGHREB.....</b>	<b>26</b>
NORA ACEVAL, "L'ALGERIE DES CONTES ET LEGENDES" .....	26
INTÉRÊT DU CONTE.....	27
BREVE BIBLIOGRAPHIE .....	28
LE CONTE : POUR UNE EXPLOITATION PÉDAGOGIQUE .....	29
NORA ACEVAL : "HAROUN RACHID" .....	30
<b>LES ARTS VISUELS .....</b>	<b>31</b>
BRAHIM ZEROUKI, CAUSERIE SUR LA CALLIGRAPHIE .....	31
<b>CONFERENCE – DEBAT.....</b>	<b>35</b>
HABIB TENGOUR.....	35
FEMMES DE FRANCE ISSUES DU MAGHREB .....	36
RÉSUMÉ DES DÉBATS .....	38
LE "JE-NOUS" DE FATMA.....	39
<b>LE MAGHREB EN FILMS .....</b>	<b>41</b>
"LÀ-BAS MON PAYS" D'ALEXANDRE ARCADY, FRANCE, 1999.....	41
"RACHIDA", UN FILM DE BACHIR CHOUIKH, ALGÉRIE, 2002.....	42
"FATMA" DE KHALED GHORBAL, TUNISIE , 2001.....	46
"LE CHEVAL DE VENT", DE DAOUUD AOULAD SYAD, MAROC 2001 .....	49
<b>LE "MOIS DU MAGHREB" AU LYCEE DE MONTGERON.....</b>	<b>51</b>
EXPO PHOTOS : IMAGES DU MAGHREB .....	51
MISE EN ESPACE DES CONTES DU SULTAN.....	52
<b>FETE DE CLOTURE.....</b>	<b>54</b>
LE MATROUZ THÉÂTRAL DE SIMON ELBAZ .....	54
DANSE DU MAGHREB PAR LE GROUPE MISTOUTA .....	54
L'ESPACE RENCONTRE .....	55
LE CONCERT RAÏ PAR LARBI DIDA.....	55
<b>ELEMENTS DE BILAN .....</b>	<b>56</b>
<b>ONT PARTICIPE A LA REDACTION ET AUX ILLUSTRATIONS :... 58</b>	